

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 754.—SAMEDI, 15 OCTOBRE 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LES DERNIERS BEAUX JOURS D'AUTOMNE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 OCTOBRE 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Mon séjour, par Un Solitaire.—L'ainé, par J. Saint-Jacques.—Poésie : Pour une rose, par E. M...—Amour et patrie, par J.-G. Bourget.—Etudes historiques, par G.-A. Dumont.—Photographie des couleurs.—Poésie : Fleur d'automne, par L. de Montigny.—Un écrivain russe, par F. de Thermes.—Indiscrétion de Paul, par Lierre des Bois.—Nos gravures.—Poésie : Chant du National, par Louis-J. Paradis.—Les quarante-deux, par A.-H. de Trémaudan.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Mascotte.—La mode.—Bibliothèque paroissiale.—Amusements.—Théâtre.—Parc Sohmer.—Le billard Gravure-devinette.—Feuilleton.—Choses et autres.—Nouvelles à la main.

GRAVURES.—Les derniers beaux jours d'automne.—Portraits de MM. Béniakoff et Veyre.—Saint-Hyacinthe religieux : La cathédrale ; L'église des RR. PP. Dominicains ; L'église paroissiale et le presbytère.—Lourdes : Les malades à la grotte—Gravure de mode.—Coup de billard.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

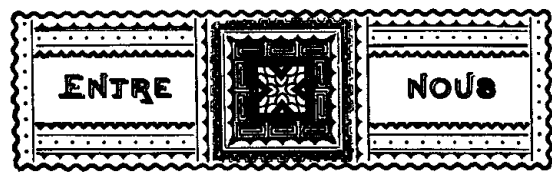
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Vous ne pouvez croire à quel point les francophobes de notre pays s'amuse, et ce n'est jamais sans un doux frisson de plaisir que je déplie un des journaux dans lesquels leur prose trouve un asile.

On y trouve des réflexions inattendues, inédites, mais si corsées d'ignorance et de fanatisme, qu'elles en deviennent vraiment amusantes.

L'autre jour, c'était le *Witness* qui faisait une sortie si drôle, que certains de ses lecteurs même se sont demandés s'il ne serait pas opportun de faire prendre à ses rédacteurs quelques grains d'ellébore pendant que d'autres étaient sous l'impression que le principe de la prohibition avait dû être outrageusement violé dans certains bureaux, mais tous étaient cependant d'avis que le mobile qui les avait guidés partait d'un bon naturel.

Or, la personne qui a ainsi provoqué l'ire du *Witness* n'est autre que le gouverneur-général lui-même.

Lord Aberdeen a prononcé son discours en français, à Québec, à l'inauguration du monument Champlain ! En français ! pensez-y ! et cela en face d'une foule immense qui l'acclamait, d'une demi-douzaine de fanatiques qui rongeaient rageusement la poignée de leurs

cannes et jetaient des regards furieux à l'intelligent orateur !

Québec n'a rien à envier à Montréal sous ce rapport, bien que les fanatiques y soient bien moins nombreux que dans la métropole commerciale du Canada. Québec possède un type, un être général qui a l'horreur du drapeau français, et il ne passe guère de mois où il ne trouve l'occasion de demander au public, par la voix du *Chronicle*, si oui ou non le Canada est pays anglais, et pourquoi on ose insulter l'Angleterre en arborant le tricolore.

Personne ne lui répond, du reste, et le *Chronicle* lui-même a déclaré qu'il n'endossait nullement les idées émises par son doux idiot de correspondant, qui ne dit pas son nom.

. On dit souvent que les Français ne savent pas annoncer leurs produits et que les Anglais et les Américains leur sont bien supérieurs sous ce rapport.

—Voyez leurs journaux, dit-on, que d'annonces, que de réclames !

C'est justement cet abus qui a fait tomber la réclame dans un discrédit absolu par l'impudence de ses mensonges. En France, on n'apporte aucune attention à la réclame ridicule et aux affiches torchées à l'américaine. Le Français veut de l'art et de l'intelligence partout.

Voyez l'affiche réclame du chocolat Menier, cette petite fille revenant de l'école, qui a posé à terre son sac de livres et qui s'évertue à écrire en grosses lettres : *Chocolat Menier*. Cette affiche est un petit chef-d'œuvre, vous la voyez tous les jours dans les rues des villes du Canada, et je mets au défi qui que ce soit de montrer quelque chose d'équivalent sur nos murs.

Le dessin en a été payé fort cher, mais la maison Menier en a eu pour son argent et plus.

Le vin Mariani est peut-être le produit qui soit annoncé de la manière la plus intelligente, et je viens de lire un volume publié par le célèbre fabricant qui est tout un recueil de biographies contemporaines.

Il contient environ cent cinquante portraits, fort joliment exécutés, avec deux pages de notices et un autographe. Un Vapereau illustré qui coûte bon marché.

On y trouve tous les genres réunis, tous les classes de la société, l'évêque y coudoie l'artiste, le poète se trouve à côté du mathématicien, le journaliste près du médecin etc., etc., et chacun donne son appréciation du vin de Coca, d'une manière originale.

Je vais vous en citer quelques unes :
Catulle Mendès, qui a du talent, mais dont je suis loin de recommander les produits aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, se signale par deux vers :

On a, grâce au vin de Coca,
Toutes les vertus qu'un coq a !

Ce n'est pas millionnaire et l'idée peut paraître bien risquée, au point de vue des convenances, mais, voici que, quelques pages plus loin, le Père Monsabré arrive à point pour sauver la situation, avec beaucoup d'esprit :

Il a surpassé mon attente,
Cet excellent vin de Coca ;
Il donne ce que le coq a :
Une voix éclatante !

Noblemaire, ingénieur en chef des mines et écrivain très érudit, est un peu sceptique, et voici le quatrain fort spirituel qu'il envoie à Mariani, alors qu'il a déjà doublé le cap de la soixantaine :

J'ai dépassé sans trop d'accrocs et sans tristesse
Ce que Flourens nommait : la première jeunesse ;
Me la rendre serait peut-être un mauvais tour,
Je m'y tiens ; il faut bien que chacun ait son tour.

Et comme le caractère de chacun des correspondants de Mariani se révèle en quelques mots ! Rochefort a deux lignes, mais quelles lignes mordantes ! " Votre précieux vin a complètement réformé ma constitution. Vous devriez bien en offrir au gouvernement français ! "

Roty, le meilleur graveur en médailles de notre

époque, envoie à Mariani un charmant croquis qu'il explique ainsi :

Voilà le croquis dont je vous ai parlé.
Après une rude journée, l'Amour fatigué vient retrouver sa mère. Pour le ranimer, elle lui fait boire quelques gouttes de vin Mariani. Votre nom est connu dans tous les pays, le sien l'est également. Il fait le mal, vous faites le bien, on vous aime tous les deux. Si cet arrangement vous plaît, j'aurai grand plaisir à exécuter ce petit bas-relief.

Pas banal non plus l'autographe de la grande cantatrice, Mme Moreau-Sainti :

Mariani, plus fort que les alchimistes, a trouvé le vin philosophal, celui qui fait la voix d'or !
Un chanteur sans Coca-Mariani est un violon sans colophane.

Et ce postiche de la fable de La Fontaine, intitulé par Lemer cier de Neuville : *La Cigale et Mariani* :

La Cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la brise fut venue.
Sa voix avait pris les tons
Enroués des mirlitons.
" De Mariani l'officine
De ma demeure est voisine ;
Allons donc solliciter
Du Coca pour mieux chanter ;
C'est une boisson nouvelle
Qui guérit la voix rebelle ;
On ne s'en trouve pas mal.
L'avoir est le principal ! "
L'officine est généreuse.
" Prenez tout ce qu'il vous faut,
Dit Mariani, c'est très chaud.
Chantez et soyez heureuse ! "

Le résultat fut si grand
Qu'un adorateur sincère
Lui dit : " Vous chantiez naguère,
Vous enchantez maintenant ! "

M. Cunéo d'Ornano, député de Cognac, frise la politique dans son autographe : " A mon ami Mariani, qui, en me donnant ma voix de candidat, m'a donné mes voix de député, depuis quinze ans ! "

Ce n'est pas ce que le vin Mariani a fait de mieux, car le dit Cunéo d'Ornano est un des rarissimes bonapartistes de la chambre.

Edouard Colonne, directeur de la musique de l'opéra, à Paris, est très lyrique, évidemment :

*S'il était un pays où l'on vécut toujours,
J'irais, avec plaisir y terminer mes jours !
Ainsi parlait Méry. Las ! il quitta la vie
Sans avoir jamais pu contenter son envie.
Pourquoi ne connut-il avant que de mourir
Du bon Mariani le magique élixir ?
Il eût dit, entonnant un hymne de victoire
Qui ne peut-être ici qu'une chanson à boire :
Le vin de la Coca nous fait vivre toujours :
Je veux en boire, amis, jusqu'à mes derniers jours !*

Je m'arrête ici, car il me faudrait citer une centaine de ces jolies petites choses écrites au galop, et sans préparation, mais, voyons, est-ce que vous ne préférez pas ce genre à celui qui consiste à publier les portraits de Mesdames Ladébauche, Lafarce, Larisée, et autres noms parfaitement inconnus, et qui publient une lettre de deux colonnes rédigées dans un style ridicule pour dire au public qu'elles ont eu mal au dos, à la tête, aux pieds, etc., et que les pilules Gomme-Gutte les ont radicalement guéries ?

C'est laid, plat et le plus souvent pas vrai du tout. Certains calendriers ne sont pas trop mal faits, mais la réclame médicinale est atroce !

. L'affaire Dreyfus est soumise à la Cour de Cassation qui décidera s'il y a matière à révision du procès ou non. La décision ne pourra pas être connue avant trois mois, au moins.

En France, à part certain clan Dreyfusard, il y a bien peu de gens qui s'intéressent au traître-forçat, tant on est certain que sa culpabilité ne fait aucun doute.

On vient de découvrir en Allemagne les agissements d'une bande de traîtres qui ont livré certains docu-

ments importants à un gouvernement étranger, la France, disent certains journaux.

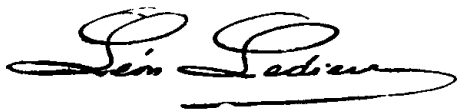
Les traitres étaient au nombre de sept, mais cinq d'entre eux, prévenus à temps, ont pu se réfugier en Belgique. Quant aux deux autres, l'un était le propriétaire d'un café où se tenaient les réunions et l'autre n'était, paraît-il, qu'un complice inconscient. Ils ont été immédiatement jugés *secrètement*, à huis-clos, et tout ce que l'on sait d'eux, c'est qu'ils ont dû être condamnés à un certain nombre d'années de bagnes. Cependant on ne peut affirmer qu'une chose, c'est qu'ils ont disparu.

On voit que le système suivi en pareil cas, dans tous les pays, est le même partout.

. A propos des décorations gracieusement accordées par le gouvernement de la République française, lors du dévoilement de la statue de Champlain, un de mes correspondants m'écrit :

« On a décoré six Canadiens français, et j'en suis fort aise, mais Chevret, facteur principal de l'affaire, qu'a-t-il eu ? »

La réponse est très simple : Il a eu le droit de regarder décorer les autres.



MON SÉJOUR

Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'ai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais ?
LAFONTAINE.

Depuis bientôt deux ans, j'habite une contrée des plus pittoresques, des plus poétiques.

C'est une faveur que la Providence m'a ménagée sur mes vieux jours, et dont je le remercie souvent. Parfois, je voudrais être peintre pour jeter sur la toile ce gracieux tableau, pour peindre toutes ces riantes perspectives. Si du moins je tenais la plume d'un Virgile ou d'un Chateaubriand, je n'hésiterais pas à en faire une description minutieuse. Mais ne disposant que d'une plume modeste, quoique vieille, je ne puis risquer qu'un simple croquis.

Une habitation, précédée d'une belle avenue et presque noyée dans une touffe d'arbres, est située sur les bords quelque peu élevés d'une rivière, dont la surface offre un double aspect.

L'une des rives, la plus proche, est une eau dormante formée par la chaussée d'un moulin, laquelle se prête facilement aux exercices du canotage ; l'autre est une onde rapide qui va se brisant sur des rochers et des galets, et qu'il est téméraire d'aborder : images de notre vie, quelquefois calme, paisible, mais le plus souvent agitée, orageuse...

Vis à vis, au beau milieu de ces ondes si différentes, repose une petite île ornée d'un joli bocage.

La rive opposée présente à gauche, un peu dans le lointain, une falaise couronnée d'érables, de chênes, d'ormes, de noyers et de hêtres, tous verdoyants au printemps, mais d'une teinte très-variée dans cette saison de l'automne où le grand Peintre de la nature fait de si charmants tableaux. Le mélange des couleurs y forme le plus attrayant des coloris ; toutes les nuances les plus vives, les plus douces, les plus délicates y sont retracées : le jaune orange, le jaune crème, le vert pomme, le vert tendre, le vert prusse, s'allient avec le carmin, le vermillon, le bleu et le violet.

A propos de ces couleurs semblables à celles de l'arc-en-ciel, une réflexion.

Quel tour de force de la part du Peintre Divin de transformer, par le simple procédé du dessèchement, la verdure de nos forêts en des couleurs si variées et si nuancées ! Notre progrès évidemment est encore à la recherche d'une si mystérieuse opération...

En face et à droite, la côte est quelque peu inclinée et cultivée. De jolies maisonnettes, à la forme nor-

mande ou américaine, aux toits rouges, gris, ou noirs, se dessinent à demi au travers des bouquets de vergers et d'arbres d'ornements.

Il n'est pas jusqu'à l'art de l'architecture qui ait voulu concourir dans les beautés de ce tableau par les formes élégantes et sévères à la fois d'un majestueux couvent situé sur les bords de ma rivière, non loin de mon logis.

Je ne voudrais pourtant pas paraître charger cette peinture, mais je me ferais un petit reproche d'oublier ici ces belles vaches Ayrshires, qui paissent là-bas et viennent de temps à autre s'abreuver avec un sensible plaisir à l'onde pure et fraîche. J'en dirais autant de ces beaux cygnes domestiques qui viennent aussi là prendre leurs gracieux ébats...

Comme complément, figurez-vous tout ce paysage illuminé par un beau soleil levant ou couchant, en un jour où, sur l'azur du ciel, voguent de blancs et légers nuages.

Ma description laisserait encore à désirer si je n'ajoutais qu'au bout de notre avenue se déploie un grand monument monastique, dont le caractère simple et modeste attire naturellement le regard. Souvent, à certaines heures de la journée, l'on voit se promener sous les ombrages de jeunes hommes à l'air recueilli.

Le livre des *Exercices Spirituels* à la main, ils méditent sans doute sur la fin de l'homme, ils cherchent à orienter leur vie et à connaître la vie où les appelle la Providence.

Heureux et sages jeunes gens !

Enfin dernier trait du tableau de mon séjour.

Tout près, à droite, se dresse, avec ses deux fiers clochers, la maison de la prière, le vieux temple de la paroisse. Je vois souvent entrer ou sortir ses pieux familiers.

N'est-ce pas que mon séjour est charmant ? N'est-ce pas que ma solitude est éloquente ?

Elle parle, cette solitude, aux yeux, à l'esprit et au cœur. Elle parle surtout à l'âme qui constate la vérité de cette belle parole du fabuliste :

Pour vous mieux contempler, demeurez au désert ;
et qui redit avec le grand contemptif Bernard :

O beata solitudo !
O sola beatitudo !
Heureuse solitude
Seule beatitudo !

Maintenant si après tout cela vous n'admirez point ma solitude, ne l'attribuez qu'à l'impuissance de mon pinceau.

Octobre 1898.

UN SOLITAIRE.

L'AINÉE !...

A ma cousine Dora.

Il fait un froid piquant. La neige grince sous le pied du passant qui, bien capitoné, se hasarde dans les rues désertes de flâneurs. Seule, cette foule grouillante des travailleurs regagne rapidement le foyer, inconsciente de la bise qui souffle âpre et rude.

La journée est terminée, et l'on va goûter dans la famille le repos bien mérité, jouir au sein de ceux que l'on aime du répit accordé au labeur quotidien. D'un groupe de jeunes filles sortant de l'atelier de la modiste s'en détache une qui, après avoir salué gentiment ses compagnes, s'en va trottinant légère. Elle se hâte, car déjà le soir descend, et le foyer est un peu éloigné.

Bien enveloppée dans son collet d'hermine, elle ne laisse voir de sa figure que deux yeux vifs et pétillants, des joues roses où coule un sang vigoureux. Sa démarche est modeste mais noble, et dans toute sa personne semblent s'incarner la grâce et l'énergie. Si alors vous eussiez jeté un coup d'œil scrutateur sous la pelisse qui couvre cette figure apparemment bien faite, vous y eussiez lu une résolution ferme et quelque chose qui se traduisait par des lueurs d'une étrange douceur.

Elle a atteint sa demeure où son arrivée est saluée avec joie. On accourt l'accueillir ; et, pour pénétrer plus avant dans l'intrigant mystère des éclairs qui brillent dans ses yeux, suivons-la pendant que toute

la famille s'empresse d'embrasser cette aînée, qui semblait se faire un peu attendre. La mère, cet ange du foyer à qui rien n'échappe quand ses enfants souffrent, a remarqué chez son Angéline une expression inaccoutumée ; elle s'en inquiète et frémit, car de sombres pressentiments l'ont hantée tout le jour.

Bientôt, à la table copieusement servie, chacun apporte son contingent de travail et de gaieté. Seule, Angéline garde un religieux silence qui n'est troublé que par de longs soupirs étouffés aussitôt.

Que va-t-il donc se passer au sein de cette famille toujours si heureuse et si sympathique ? Un orage peut-être grondant depuis longtemps, va fondre sur ces membres qui sont loin d'être préparés à semblable événement.

Déjà chacun se dispose à rendre grâce à Dieu du pain quotidien, quand tout à coup la douce figure d'Angéline s'illumine d'un rayon divin. S'adressant avec chaleur mais modestie à toute la famille attentive et recueillie, elle lui fait part de sa décision de la quitter pour aller rejoindre dans la vie du cloître celui qui l'y appelle depuis longtemps. C'est en termes émus mais fermes qu'elle révèle les combats qu'il lui a fallu livrer entre ces deux sentiments si corrélatifs : le sacrifice de son être tout entier au Dieu des autels et l'amour de sa famille !

Longtemps elle a résisté aux inspirations secrètes, aux appels intérieurs, aux voix intimes qui la poussaient vers le solitude du cloître ; mais toujours se dressaient devant elle la tendresse et l'amour d'une mère, d'un père, de sœurs et de frères qui la chérissent. Elle sentait son courage faiblir et toujours elle s'avouait vaincue par cet attachement si noble et si touchant au foyer. Enfin, un dernier appel plus pressant que les autres a triomphé dans cette lutte, et, toute glorieuse, elle s'offre en holocauste au Seigneur : elle veut s'unir pour toujours au divin époux, et, s'inclinant pieusement, elle demande aux parents bien-aimés qu'elle va quitter de verser sur sa tête une dernière bénédiction !...

Une semaine s'est passée, et Angéline, fidèle à sa résolution, est devenue, dans le monastère du Précieux-Sang, Sœur Marie-Eustelle. Elle jouit alors du bonheur souhaité de toute l'ardeur de son âme. Seule, en tête-à-tête avec le Dieu qu'elle cherchait, dans le silence du cloître aux portes duquel viennent mourir les faux bruits d'un monde trompeur, Sœur Eustelle veillera sur les auteurs de ses jours, Elle demandera au ciel clément et généreux de répandre sur sa famille ses larges faveurs.

Mais tandis que la religieuse vit en paix et boit avidement à la coupe des délices qu'elle a enfin trouvées, au foyer, tout est sombre et désolé. On ne peut s'habituer à ce vide immense, et l'on ose à peine jeter un regard sur la place vacante de l'ainée ! Les yeux se mouillent de larmes à la pensée du départ qui égayait jadis ce milieu de paix et de bonheur.

Consolez-vous, chers parents, vous la retrouverez un jour, cette Angéline qui n'a quitté le toit que pour les quelques courts moments que dure cette vie ! Au céleste banquet, vous vous assoirez encore avec elle, et plus aimante et plus glorieuse, alors que vous aurez gravi le rude sentier qui se termine à la tombe !...

J. SAINT-JACQUES.

Où en arriverons-nous avec des dissensions violentes ? On doit arriver à tout ce qui est divisé : à la ruine, ou au moins à l'insuffisance. Un homme politique éminent, un ministre italien, écrivait l'autre jour que le danger des gouvernements constitutionnels pour les races latines était l'émiettement des opinions, le morcellement des partis. Chaque fraction suscite des difficultés nouvelles, de nouvelles discussions ; le temps se perd en expédients pour détruire une faction, ou pour l'absorber. Il faut se soutenir à tout prix, et comme chaque parti est trop faible, à raison de ce morcellement, il faut tous les jours de nouveaux compromis. Le temps se passe, les forces se perdent en jeu d'équilibre, et le travail utile d'administration est nul.—Sir J.-A. CHAPLEAU.

POUR UNE ROSE

A Mlle Sylvia B...

*Sylphe, sais-tu, cette rose a versé
En tout mon être une ivresse indicible.
Je la préfère à la vague flexible
Où j'aime aller par zéphyr caressé.*

*Je la chéris plus que l'éther sensible
Où va mourir un chant d'amour lancé
Du fond du cœur ; plus que l'arc qu'a tracé
En gravissant, l'étoile, un ciel paisible.*

*Elle a l'éclat du lis immaculé,
Plus de fraîcheur, plus doux arôme encore
Qu'ensemble tous autres choysés de Flore.*

*Tu me disais : Que je l'aime !... Affole
Je soupirais : Que je la trouve belle !
Je fis l'échange : amour pour fleur nouvelle.*

E. M...

Québec, juin 1898.

AMOUR ET PATRIE

(Episode de 1837)

III

BATAILLE DE POINTE OLIVIER

On battit la campagne pour reprendre M. Benoît, mais en vain. Une fois libre, il courut sans désespérer et retourna au village. Il se rendit chez sa belle-sœur, où il entra comme une bombe.

—Du sang ! s'écria Léa, en l'apercevant, seriez-vous blessé ?

—Non, enfant, c'est le sang de mes frères égorgés par des bandits commandés par qui, penses-tu ?...

—Mon père...

—Par Albert Colson...

—Que dites-vous, mon père ?

—Je dis que cet homme n'est qu'un traître, un infâme, qui n'a pas rougi de prendre fait et cause contre nous ; je le hais, maintenant, il le sait, oui, je l'ai maudit...

—Pardonnez-moi, mon père, pardonnez-lui, n'a-t-il pas dû se rendre à son devoir ? que vouliez-vous donc qu'il eût fait ?

—Combattre à nos côtés...

—Mais il eût été parjure...

—Qu'importe !

Dans son excitation, M. Benoît ne savait plus ce qu'il disait.

—Ecoute, enfant, reprit-il, cet homme ne doit être qu'un objet d'horreur, pour toi comme pour moi...

—Cet homme, cher père, est mon fiancé, je lui ai juré un amour éternel, Dieu a entendu ce serment, comment voulez-vous que je le haisse ?

—Que dis-tu, malheureuse ? Ne parle plus ainsi, les temps sont changés.

—Les temps changent, mais un cœur ne doit pas changer, je ne puis haïr cet homme.

—Et moi, je dis que jamais tu ne seras l'épouse d'un Colson.

—Très bien, mon père, dit la jeune fille, surprise de tant de sévérité, jamais je n'accepterai son nom, si telle est votre volonté ; vous êtes maître de ma personne, mais jamais ce cœur n'appartiendra à un autre, votre autorité s'arrête là...

Son père, surpris d'un langage si énergique, lui dit en la quittant :

—Fais donc comme tu voudras, adieu ! adieu ! pour toujours...

Léa voulut l'arrêter, mais il la repoussa presque avec dureté et il quitta la maison. Elle jeta un grand cri, et tomba évanouie...

Une fois dehors, M. Benoît prit un cheval et le lança à la course. Il arriva bientôt à la Pointe-Olivier, où il retrouva les insurgés placés en embuscade pour s'opposer au passage des troupes anglaises, revenant victorieuses de Saint-Charles. Il se joignit à eux et, peu après s'engagea la bataille. Un instant, on crut à la victoire, car bien que vingt un contre, les Anglais, surpris et effrayés, commencèrent à reculer,

mais, cette fois encore, on dut céder sous le nombre. Les insurgés, écrasés, lâchèrent prise et s'enfuirent en laissant un grand nombre de prisonniers, au nombre desquels se trouva encore M. Benoît.

Il fut conduit à Montréal et enfermé dans la prison commune, qui déjà regorgeait de patriotes. Pendant le même temps, Albert Colson, accusé de trahison, subissait, avec un courage héroïque, une pénible captivité à l'hôpital militaire, converti en prison pour la circonstance. Il se trouvait presque heureux d'être exempté de combattre les Canadiens qu'il aimait plus que les Anglais eux-mêmes.

Bien souvent, pourtant, il se laissait aller au découragement, en voyant anéantis pour toujours tous ses beaux rêves de jeunesse. Dans ces moments, il désirait presque l'arrivée du jour où se dresserait pour lui le funèbre échafaud. Bien des fois il tenta d'interroger ses gardiens et d'avoir quelques nouvelles du dehors, mais tous restaient dans un mutisme absolu. Il entendit un jour un grand tumulte, près de sa prison, il questionna son geôlier qui, cette fois, daigna lui répondre, et il lui dit que les troubles étaient finis et que les troupes anglaises venaient d'entrer dans la ville.

Tout était, de fait, à peu près fini. La nouvelle du désastre de Saint-Charles avait mis le découragement dans tous les cœurs. Les évêques et les curés avaient cru l'occasion belle d'essayer d'arrêter le fléau révolutionnaire, et l'insurrection s'arrêta d'elle-même. Partout on fit des assemblées pour renoncer publiquement à la révolution.

La presse aida à calmer les esprits, et les vénérables prélats Lartigue et Signay réussirent enfin à arrêter ces malheureuses luttes.

Dès que les troubles furent apaisés, Léa qui, depuis longtemps, n'avait pas eu de nouvelles de son père, se hâta de venir à Montréal pour s'assurer s'il vivait encore. Elle se rendit à la prison et demanda au geôlier si son père était du nombre des prisonniers. Sur sa réponse affirmative, elle demanda à le voir.

—Impossible, répondit le geôlier, nous avons les ordres les plus sévères de n'admettre personne auprès des prisonniers, avant leur procès, qui aura lieu bientôt.

Léa quitta la prison à demi consolée et certaine, du moins, que son père vivait encore.

IV

L'AMOUR FILIAL

Il y avait, en prison, une foule de prisonniers qui attendaient avec impatience que l'on décidât de leur sort. Lord Durham profita du jour du couronnement de la reine Victoria, le 28 juin 1838, pour adresser une proclamation, accordant l'amnistie à tous les prisonniers accusés de crimes politiques, n'exceptant que quatre-vingts personnes qui devaient s'embarquer à bord d'un navire et se rendre, partie aux Bermudes, partie en Australie. Sa proclamation finissait en disant qu'après quelques années de déportation, ils pourraient avoir la liberté de revenir au pays. En apprenant cette nouvelle, Léa se rendit à Montréal dans l'espérance que son père et son oncle seraient du nombre des graciés. Sitôt arrivée, elle courut à la prison et s'informa s'ils étaient en liberté.

—Non, répondit le geôlier, ces deux messieurs devront subir la déportation.

—Malheur ! s'écria Léa, que cette nouvelle frappa comme un coup de foudre. Oh ! ma mère, pitié pour votre enfant...

Puis, s'adressant au geôlier :

—Puis-je, au moins, les voir un petit instant ?

—Hélas ! répondit cet homme, je le voudrais, mais il me faut obéir aux ordres, et je paierais de ma tête la moindre infraction dont je pourrais me rendre coupable.

—Merci, dit Léa, malgré mon désir de voir mon père, je ne veux pas vous exposer. Et elle quitta la prison le deuil au cœur.

Elle partit pour Saint-Charles, où sa tante l'attendait avec impatience pour savoir des nouvelles de son époux. Dès que Léa entra, elle vit, à la pâleur

de ses traits, que toute espérance était perdue. Elle n'osa l'interroger et ce fut Léa qui put parler la première :

—Tout est fini, s'écria-t-elle, en pleurant ; tous deux sont condamnés, que deviendrai-je, moi, que cet exil rend orpheline ?...

—Sois sans crainte, reprit sa tante, nous ne nous séparerons plus, nous mêlerons nos larmes, nos malheurs sont les mêmes...

—Merci, dit Léa, en l'interrompant, merci de votre bonté, mais je ne puis rester ici pour le moment, mon devoir m'appelle ailleurs. Je vais me rendre à Montréal où je prendrai une petite chambre près de la prison, j'aurai peut-être, par ce moyen, le bonheur de les entrevoir et je viendrai vous donner de leurs nouvelles. Adieu ! priez pour eux, priez pour moi.

La tante voulut s'opposer à ce brusque départ, mais Léa ne voulut pas l'écouter, et elle partit pour Montréal. Elle trouva une chambre tout près de la prison, mais elle chercha, en vain, à voir son père, tous ses efforts furent inutiles. Elle décida de profiter du voyage du gouverneur, à Montréal, pour aller se jeter à ses genoux et implorer le pardon de son père. Elle se rendit à son hôtel, et à la vue du gouverneur souriant, elle crut un instant être sûre du succès. Se jetant à ses genoux, tout en larmes, elle sollicita grâce pour son père et son oncle.

—Impossible, noble enfant, répondit le gouverneur, mon pouvoir ne peut s'étendre jusque là ; votre père et votre oncle sont des plus compromis ; tout ce que je puis faire, c'est d'ordonner qu'on vous laisse votre fortune, qui devait être confisquée, ce qui, du moins saura vous garantir de la misère.

—Oh ! pitié, s'écria Léa, au comble du désespoir, sacrifiez la fortune, mais rendez-moi mon père !...

Le gouverneur fut ému en voyant un cœur aussi dévoué, mais il ne put accéder à sa demande, et la pauvre jeune fille dut s'en retourner sans avoir rien obtenu.

Elle revint au logis, fatiguée, découragée. En arrivant, elle se jeta sur son lit sans se déshabiller : elle n'y resta qu'un instant, elle se leva aussitôt, une idée lumineuse lui était venue.

—Emilie ! s'écria-t-elle, en sautant du lit.

—Mademoiselle m'a appelée, dit en entrant une jeune fille qui depuis longtemps à son service, l'avait suivie jusqu'à Montréal.

—Ecoute, dit Léa.

Et elle lui fit connaître le projet qu'elle venait de concevoir. Ce projet n'était rien moins que suivre son père en exil.

Au lieu de chercher à l'en détourner, la jeune servante sollicita la grâce de l'y accompagner. Léa remercia Dieu de lui avoir envoyé cette inspiration, et elle ne songea plus qu'à mettre son plan à exécution. Elle écrivit tout de suite au gouverneur, et lui demanda d'avoir passage à bord du navire qui devait mener son père en exil.

Le gouverneur lui fit répondre qu'il regrettait beaucoup de ne pouvoir consentir à cette nouvelle demande, et qu'elle pourrait prendre passage à bord du *Neptune*, qui devait partir sous quelques jours pour la même destination. Dès le lendemain, Léa descendit à Québec avec Emilie, sa servante, et attendit là le navire dont le départ était fixé au lendemain de celui du *Buffalo*, qui devait conduire les déportés au lieu de leur exil.

V

LE DÉPART

C'était le soir du 15 novembre 1839. Il faisait nuit, un vent glacial soufflait et accumulait les épais nuages les uns sur les autres. Le ciel était sombre et quelques lumières blafardes éclairaient à peine les rues étroites de Québec. Le silence de la nuit n'était interrompu que par le traditionnel : *Who comes there ?* des nombreuses sentinelles échelonnées le long des remparts. Tout était obscurité, tristesse, la nature semblait pleurer le sort triste des malheureux Canadiens qui, pour avoir voulu venger leurs droits outragés, allaient dès le lendemain dire un éternel adieu à

eur pays ; leur pays pour lequel ils voulaient donner jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Dans une petite maisonnette située près du quai du Roi, on apercevait encore une pâle lumière. Une croisée s'ouvrait de temps en temps, et une jeune fille jetait un regard inquiet dans la rue.

Depuis que minuit était sonné, elle se tenait là, immobile, près de cette croisée, tantôt pleurant, tantôt prononçant quelques paroles inintelligibles, comme si elle priait. Chaque fois que le pas alourdi de quelques marins en retard se faisait entendre, vite elle refermait la croisée et se retirait en arrière. Jetant un dernier regard dans la rue, Léa, que l'on a sans doute reconnue, se tourna vers Emilie assise près d'elle, et lui dit :

— On m'a pourtant assuré qu'ils devaient partir cette nuit ; pourquoi ce retard ? c'est que le vent est trop fort peut-être et qu'on a remis la partie au matin. Repose-toi, chère enfant, pendant que j'écrirai ma lettre d'adieu à ma tante.

Elle s'approcha d'une table demi-boiteuse et elle écrivit la lettre suivante :

J.-G. BOURGET.

(A suivre)

ETUDES HISTORIQUES

JOURNALISME MONTRÉALAIS

La Patrie a paru deux jours après la disparition du *National*, c'est à dire le 24 février 1879, pour servir d'organe au parti libéral. Cependant, ce journal ne suivit pas la même ligne de conduite que celle que poursuivait *Le National*. A plusieurs reprises, il se réclama de l'école de l'*Avenir*, par conséquent libéral avancé. Pour cette raison, ce journal a subi des luttes non-seulement de la part des conservateurs, mais aussi de la part des libéraux modérés. A certaines époques, il fut même désavoué comme organe du parti libéral par l'hon. Wilfrid Laurier et l'hon. F.-G. Marchand. Malgré cela, M. Beaugrand n'en continua pas moins de défendre les intérêts du parti libéral.

En 1896, M. Beaugrand, dont la santé était mauvaise depuis longtemps, vendit la propriété de son journal à l'hon. J.-I. Tarte. Alors *La Patrie* devint l'organe de l'hon. M. Laurier.

La Patrie, comme tout autre journal, eut des débuts pénibles ; il lui fallut lutter contre l'hostilité des uns et l'indifférence des autres. Mais M. Beaugrand, qui est un homme de caractère, surmonta tous les obstacles. Non-seulement *La Patrie* fut l'instrument de sa fortune, mais, de plus, elle lui acquit une popularité qui lui permit de devenir maire de Montréal.

La Patrie a été établie d'abord dans l'imprimerie de M. J.-A. Plinguet, rue Saint-Gabriel. Plus tard, ce journal eut sa propre imprimerie.

La Patrie a eu comme rédacteurs MM. J.-N. Bienvenu, Rémi Tremblay, Michel Vidal, Louis Fréchette, Marc Sauvalle, G.-E. Langlois, etc.

Le Figaro publia son premier et unique numéro le 4 décembre 1870. Il était littéraire. Bureau : 32, rue Bonsecours. M. G.-A. Dumont en était à la fois le rédacteur et le propriétaire.

L'Abeille Médicale eut pour fondateur et rédacteur le Dr D'Orsonnens, et parut en janvier 1879. Il était imprimé par M. T. Berthiaume. Courte existence.

La Thémis, journal mensuel donnant le rapport des cours et s'occupant des choses du Palais, fit son apparition en janvier 1879. MM. de Montigny, de Bellefeuille, de Lorimier, Beaudry et Desrosiers en étaient les rédacteurs.

L'Emancipation Coloniale, qui devait être l'organe des partisans de l'indépendance du Canada, commença à paraître en janvier 1880. Cette revue mensuelle n'a paru qu'une fois.

M. J.-X. Perrault, qui en était le rédacteur et le propriétaire, s'efforce de prouver dans cette revue que la création du Canada en Etat libre est possible.

Comme preuve, il montre l'exemple de plusieurs petits pays de l'Amérique maintenant indépendants, grâce au courage de leurs habitants.

La Feuille d'Erable n'était que l'édition du *Courrier de Montréal*, publié par M. Denis Duverney. Le premier numéro a paru le 1er mai 1880.

Le Peuple, journal publiée par MM. A.-E. Poirier et Ernest Tremblay, paru pour la première fois dans le cours de mai 1880. Il paraissait une fois par semaine et il était libéral en politique. Il servit plus tard d'édition hebdomadaire à *La Patrie*, après avoir été vendu à M. Beaugrand qui en avait été précédemment l'imprimeur.

Le Moniteur du Commerce, qui existe encore maintenant, a été fondé par M. Arthur Dansereau, le 18 février 1881. Ce journal s'occupe presque exclusivement de questions commerciales.

Parmi ses rédacteurs, il eut M. Richer, économiste français distingué, et M. Stanislas Côté. Son propriétaire actuel est M. D. Shallow.

La Semaine Religieuse, existe depuis 1882, et elle eut pour fondateur M. Paul Dupuy qui en était à la fois le propriétaire et le rédacteur. Plus tard, il en céda la propriété à MM. Senécal et fils. Vers 1883, ce journal devint la propriété de l'archevêché. MM. les abbés Emard, Bruchési et Archambault en devinrent alors les rédacteurs.

M. le marquis de Sallèles, connu au Canada sous le pseudonyme de Paul Dupuy, était un Français que des revers de fortune avaient forcé de quitter sa patrie. Ce n'est qu'après sa mort que son identité fut connue, à la suite de recherches que fit faire sa veuve. En 1887, il avait reçu du pape la croix *Pro Ecclesia et Pontifice* pour le récompenser de ses services à l'Eglise.

LE MONDE ILLUSTRÉ, qui a pour propriétaire MM. Berthiaume et Sabourin, a commencé à paraître en 1884. C'est un journal littéraire et illustré, publié le samedi de chaque semaine. Il est rédigé en collaboration.

Le Temps, journal libéral, a paru le 7 juillet 1883. M. Honoré Mercier, en le fondant, voulait en faire un organe pour se défendre des attaques de *La Patrie*. Car, à cette époque, M. Mercier travaillait déjà à former une coalition de conservateurs et de libéraux, pour en former un parti national ; idée qu'il réalisa plus tard.

Le rédacteur du *Temps*, qui ne fut publié que pendant quelques mois, était l'hon. F.-G. Marchand.

L'Etendard, journal politico-religieux, a commencé à paraître le 25 janvier 1883. Son fondateur et principal rédacteur fut le sénateur F.-X.-A. Trudel.

M. Trudel, qui était un homme de lutte, soutint de violentes polémiques non seulement avec les libéraux, mais encore avec les conservateurs, parti auquel il appartenait. Sur les dernières années de sa vie, cependant, M. Trudel évolua dans ses idées politiques. C'est alors qu'il se fit le défenseur du parti national, à la tête duquel se trouvait l'hon. M. Mercier.

La Presse, fondée par le sénateur L.-A. Senécal, en 1884, comme journal indépendant des partis politiques, eut pour premier rédacteur M. J.-A.-N. Provencher, journaliste de talent. Le 22 novembre 1887, MM. A. Nantel et A.-C. Würtele en prirent la direction, après avoir acquis la propriété du journal, le 17 du même mois.

Plus tard, il est devenu la propriété de l'hon. T. Berthiaume ; sous sa direction, le journal a atteint un tirage qu'aucun autre journal n'avait obtenu jusqu'à ce jour. Le journal est demeuré indépendant, tout en ayant des tendances conservatrices.

Le journal a eu successivement comme rédacteurs MM. J.-A.-N. Provencher, A.-C. Würtele, G.-A. Nantel et Jules Helbronner.

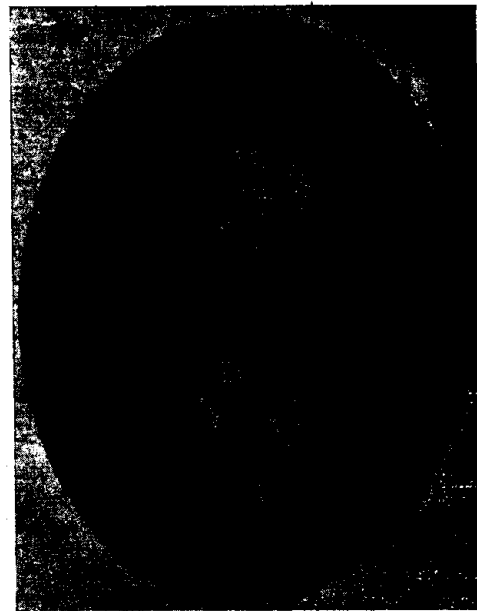
G.-A. DUMONT.

PHOTOGRAPHIE DES COULEURS

Après avoir travaillé pendant deux ans sur la photographie des couleurs par le procédé Lippmann et avoir obtenu les résultats merveilleux que l'on sait et qui eurent un si grand retentissement dans le monde photographique, MM. Lumière ont abandonné ce procédé trop dispendieux et trop délicat, vu l'impossibilité de le rendre pratique et ont dirigé leurs recherches dans une nouvelle voie.

Après avoir obtenu d'importants perfectionnements aux vues Cinématographiques par la substitution aux anciennes films en celluloid, de films en "vitrose," préparation nouvelle d'une translucidité absolue, sensibilisée avec l'émulsion spéciale pour les transparents pour projections, ils ont repris leurs études sur la photographie des couleurs.

La méthode indirecte de la décomposition du sujet en trois couleurs fondamentales (bleu, jaune et rouge) est celle qui leur a permis d'obtenir les résultats surprenants que M. G. Veyre nous a montrés samedi soir. Grâce au triage de ces couleurs, rendu parfait par l'isochromatisme des plaques Lumière, la composition du sujet est d'une beauté et d'une vérité de couleurs vraiment frappantes.



M. VEYRE

Dans la projection des bouquets, l'illusion était si parfaite qu'on était tenté d'aller cueillir quelques fleurs de ces bouquets pour les offrir aux nombreuses dames, qui ainsi que tous les spectateurs, n'ont pu retenir leurs applaudissements et leurs murmures d'admiration.

MM. Lumière continuent leurs recherches dans cette voie nouvelle, et les résultats plus parfaits qu'ils obtiennent de jour en jour leur font espérer que bientôt ce procédé entrera complètement dans le domaine de la pratique.

Grâce à leurs travaux scientifiques sur la photographie des couleurs, MM. Lumière viennent d'être décorés en France de la Légion d'honneur.

Nous les en félicitons et les remercions de l'agréable soirée qu'ils nous ont procurée le 24 septembre dernier par les soins de M. G. Veyre, auquel nous souhaitons un heureux voyage dans ses pérégrinations à travers le Japon, la Chine, les Indes et l'Australie.

Nous sommes très heureux de pouvoir donner, en ce numéro, le portrait de M. Veyre, pharmacien-chimiste distingué de Lyon : MM. Lumière ne pouvaient choisir un meilleur représentant pour leur importante maison.

Notre père des cieux, bénissez ma jeunesse ;
Pour mes parents, pour moi, je vous prie à genoux
Afin qu'ils soient heureux, donnez-moi la sagesse,
Et puissent leurs enfants les contenter sans cesse,
Pour être... aimés d'eux et de vous !

Mme TASTU.

FLEUR D'AUTOMNE

Pour une mariée.

*Au jardin j'ai cherché des fleurs pures, des roses ;
L'automne qui revient fuit les jardins moroses.*

*Je voulais des blancheurs pour ceindre votre front,
Les lis que j'ai trouvés vous auraient fait affront :*

*Ils étaient morts. Octobre ensevelit la terre,
De pétales meurtris il jonche le parterre.*

*Disparus les oiseaux, les plantes, les parfums ;
La pluie a fossoyé leurs places aux défunts.*

*L'automne qui revient fait les jardins moroses ;
Pour orner votre front je n'ai pas vu de roses.*

*Or, j'ai formé, madame, un bouquet de mes vers ;
Mes vers sont aussi froids que des mousses d'hivers.*

*Tout l'été les regrets ont neigé sur mes roses ;
L'automne a trouvé mes jardins déjà moroses...*

*Une fleur vit encor, celle du Souvenir,
Je vous l'offre avant que le froid l'ait fait jaunir :*

*Si vous la trouvez pâle et d'un pleur profanée,
C'est que mon âme est triste aussi, presque fanée...*

LOUVIGNY DE MONTIGNY.

UN ÉCRIVAIN RUSSE

Depuis quelque temps, LE MONDE ILLUSTRÉ publie des écrits signés d'un lettré de Russie, M. Jean-H. Béniakoff.

Jusqu'ici, nous avons de lui *L'histoire de ma vie*, paru dans le numéro du 17 septembre dernier ; *Parallèle*, paru le 1er octobre courant ; *La Pierre Sacrée*, du 8 octobre.

Est-ce suffisant pour apprécier l'auteur et son genre ? Ou faut-il attendre d'autres productions de son esprit ?

Nous essayerons d'étudier ce que nous venons d'énumérer : si c'est une hardiesse, une témérité peut-être, qu'on nous le pardonne.

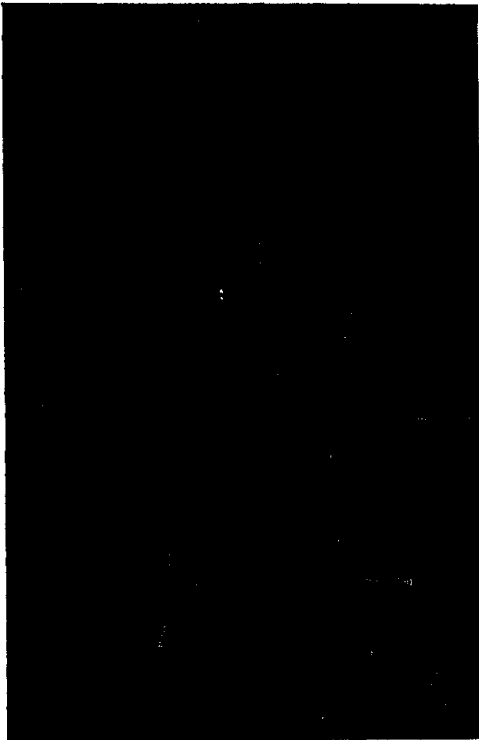


Photo H. Dagenais, Montréal.

M. Beniakoff nous paraît être profond penseur, observateur consciencieux. Nous prouvons ceci par le *Parallèle*, cela par *L'histoire de ma vie*. Dans cette dernière page, il saisit si bien son sujet, s'identifie si complètement avec lui, qu'on se demande si ce n'est pas sa propre histoire qu'il a écrite...

Les mœurs de la Russie sont entièrement différentes des nôtres : hier encore, le peuple, les paysans, n'étaient que des serfs soumis à tous les caprices, à toutes les exigences de maîtres d'autant plus despotiques, que es derniers eux-mêmes tremblaient devant plus puis-

sant qu'eux. Le Czar ignorait généralement les atrocités qui se commettaient en son nom : ce qui explique les sentiments de révolte des malheureux *moijiks*, se croyant totalement abandonnés du Petit Père — nom qu'ils donnent au puissant autocrate de toutes les Russies.

Cela explique aussi la fréquence des atrocités dont nous venons de parler : un gouverneur, en Russie, il y a peu d'années encore, ne pouvait mieux être comparé qu'à ce s proconsuls de l'ancienne Rome, édifiant des fortunes scandaleuses sur les ruines et dans le sang de leurs misérables administrés : témoin les Caton le Censeur aux principes si austères ; les Cicéron, dont la philosophie consistait avant tout dans l'égoïsme le plus outré, l'amour le plus violent de la fortune et des plaisirs, et tant d'autres ; chacun de leurs sesterces était teint de sang humain, parfois chacun représentait une vie d'homme !

On en pouvait presque dire autant de chaque rouble, de chaque kopeck même, chez les grands de Russie avant l'émancipation du peuple russe par Alexandre II en 1861.

En général, les écrivains russes se ressentent de cet état de choses, et leur esprit, nécessairement dirons-nous s'insurge contre la barbarie avec laquelle on traitait le bas peuple si bon, si doux, si foncièrement attaché à sa religion, si entièrement dévoué à ses Tzars. Aussi, en dépeignant les traits de la vie russe, les mœurs de leur pays, en nous disant les aspirations de la jeunesse exaltée des universités, tout littérateur semble friser le révolutionnaire ; il nous paraît osé dans certaines appréciations sur la justice de son pays ; il nous a l'air d'être entaché de scepticisme dans ses énonciations ontologiques, ses conceptions psychologiques. Il nous apparaît quelque peu métaphysicien dans sa philosophie de l'être réel ; il adopte une éthique heurtant parfois nos idées : tels Michailoff, Dostoïewsky, Tolstoï et toute l'école moderne.

L'enseignement, depuis son principe, l'école primaire, jusqu'à son terme, l'université, n'est pas imprégné, comme le nôtre, par dix-neuf siècles de lumières devenant chaque jour plus intenses sous la sage direction de l'Eglise, qui, seule, a empêché jusqu'aujourd'hui, et empêchera par la suite des siècles, la science de faire faillite, selon le mot de Brunetière.

Les pages que nous a données M. Béniakoff sont bien écrites ; son style garde, de ci, de là, quelque tournure russe ajoutant au charme de l'œuvre ; il est émouvant, mouvementé, dans *L'histoire de ma vie* et dans *Parallèle* ; il respire une profonde mélancolie dans la *Pierre Sacrée* : à propos, que dites-vous de cette *Pierre Sacrée*, amis lecteurs ?

Nous ne pouvons cacher notre admiration pour cet écrivain qui, nous a-t-on dit, écrit non seulement en russe et en français, mais encore en anglais, en allemand, en italien.

Nous croyons pouvoir lui affirmer que ses récits, contes ou nouvelles, seront reçus avec faveur par le lecteur canadien qui aime à se renseigner sur la Russie, ce vaste pays, cet empire pour nous presque aussi mystérieux que la Chine, mais devenu notre ami par son alliance avec la France.

F. DE THERMES

INDISCRÉTION DE PAUL

A mon amie Anne

I

Elle était matinale, ce jour-là, la brune petite Marga. Debout dès l'aurore, elle allait, de chambrette en chambrette, s'assurer du sommeil de chacun des siens ; puis, à la hâte, jetait sur ses épaules une espèce de domino, ou plutôt une capote rose, dont le capuchon, noué de rubans et de dentelles, devait servir d'unique coiffure à ce délicieux et fin minois qu'égayait déjà deux beaux et grands yeux noirs.

— Bien, dit-elle, avec un soupir de satisfaction, allons aux fleurs maintenant. Fuyons vers l'inconnu !

Et, sans plus de bruit qu'un frôlement d'ailes d'ange, elle disparut dans la brume et s'élança par les bois à la recherche d'aventure.

Alors, ce sentiment indéfini qu'éprouve tout être sensible aux limites d'une forêt profonde, aussi bien qu'au bord d'un fleuve ou sur l'immensité d'une mer écumante, s'empara tout à coup de la fillette et la fit s'absorber dans une contemplation où se mêlaient à la fois le ravissement et la surprise.

Comme il faisait bon courir avec le vent du matin, et comme elle vivait bien dans cette atmosphère, décorée de délicates et douces chimères, où elle voguait, s'enivrant de tout, crédule et confiante !

C'était là la vie pour elle, car elle avait seize ans... et le cœur, à cet âge, ne demande qu'à satisfaire ses indicibles caprices et à céder à de nobles impulsions qui font croire au bonheur... puisqu'un rien leur suffit : un quelque chose qui chante, qui trouble ou qui frissonne un peu, un brin d'amour peut-être, et... l'enfant, naïve et bonne, ajoute foi aux premières heures d'ivresse, croyant que dans un songe l'on puisse éterniser ses plus gracieux printemps.

Laissez ces âmes rire et badiner, au temps de l'illusion : elles ont tant de charme, quand elles pensent à l'idéal ou se troublent à la voix d'un oiseau. Ne les dérangez pas non plus, quand elles iront, loin de vous, griffonner quelque secret, ou qu'en cachette, elles livreront sur les ailes d'un papillon quelque message à l'adresse d'un absent. Non, ne nuisez pas à la fillette qui rêve, vous qui connaissez si bien la rapidité des heures ; allez plutôt lui dire que vous l'aimez ainsi et plaisez-vous à écarter de ses doigts, les épines qui sont trop près des roses.

Bientôt Marga, qui ne sentait pas plus de fatigue qu'une hirondelle ne demande de repos, ressentit, cependant le besoin de s'asseoir sur la mousse sombre, au pied d'un arbre touffu et de crayonner, sur un petit carnet, quelques notes à la suite de ses autres réminiscences.

— Me voilà libre enfin, écrivait-elle. — Libre en face de cette nature délicieuse, dont les beautés ignorées me captivent pourtant.

Et relevant la tête, elle aperçut, non loin de là, cascade qui déferlait à ses côtés, une poétique maisonnette blanchie, autour de laquelle voltigeaient quelques tourterelles en fête.

Elle regarda longtemps, et à l'instar de l'eau qui, langoureusement, fredonnait sa ritournelle, elle entonna, comme autrefois la Marguerite de Faust :

C'est là que je voudrais vivre
Aimer et mourir.

Qui sait combien de temps elle fût restée ainsi, si un bruit de pas n'eut retenti soudain près d'elle.

— Qu'est-ce que cela ? dit-elle, inquiète. Sans doute quelque chose que je ne connais point encore. Et même on dirait quelqu'un qui a froissé les branches.

En effet, elle était prise au piège, la mignonne, tout comme la linotte dont le nid est découvert et à qui il ne reste plus qu'à s'envoler pour n'être pas emprisonnée elle-même.

C'était l'ami de la famille, l'élégant et sympathique Paul qui, revenu de la chasse, s'était mis à la recherche de notre déserteuse et qui, extasié devant la vierge, s'était retiré de quelques pas en arrière afin de contempler à son aise la sentimentale enfant, qui s'efforçait de ne rien laisser perdre du bonheur qui passait.

Il vit un sourire errer sur les lèvres humides, et avant qu'il eût eu le temps de se dissimuler encore, les feuilles lui livrèrent passage et il apparut devant elle aussi timide, aussi confus qu'un écolier en faute.

Mais il se remit et, feignant la colère :

— Quoi ! dit-il, c'est vous que je retrouve ici, au moment où vous devriez être à votre foyer !... Pas d'hésitation, reprenez avec moi le chemin du logis. Et plus vite que cela.

— Mais... balbutia-t-elle, je voulais...

— Je sais bien ce que vous vouliez. Vous veniez ici pour être éloignée du monde et pour penser à je ne sais quel roman que vous avez en tête et dont le triste héros est parti en voyage. Votre imagination est trop vive, elle vous jouera de mauvais tours, si vous vous obstinez à la suivre partout où ses méandres vous conduisent. D'ailleurs, vous n'êtes pas raisonnable d'inquiéter votre mère. C'est elle qui m'a envoyé vers vous, et sans toutefois savoir où vous étiez, j'ai cru

pouvoir vous rencontrer en ce lieu si bien fait pour encadrer un "Tableau d'Amour."

Ces paroles provoquèrent chez lui un franc éclat de rire tandis que Marga, devenant subitement triste, essayait vainement de retenir deux grosses larmes qui roulèrent sur ses joues rosées.

Il s'en aperçut et d'un ton plein d'une affection sensible, il lui dit :

—Ma petite, je ne veux pas vous faire de peine et il ne faut pas pleurer. Seulement, dites-moi que vous ne reviendrez plus seule, ici, où il y a du danger. Et ajouta-t-il d'un air malin, "promettez-moi de penser à moi," ailleurs que près de ce ruisseau.

Elle ne répondit pas et pleura toujours.

—N'est-ce pas ma petite Marga ? Votre ami est-il trop méchant ?

—Oh non ! mais...

—C'est bien. Hâtons-nous, maintenant.

Et avec ce tact de l'homme d'esprit qui cherche aussitôt un baume à toute blessure dont il est la cause, il essuya les yeux rougis de la pauvre, lui souffla quelques mots à l'oreille et l'on se remit en marche.

II

A quelques jours de là, Paul est assis dans l'embrasure de sa fenêtre. Il tient à la main un petit manuscrit qu'il vient de feuilleter et, tout entier encore au souvenir de son indiscretion, il rejette en arrière sa tête lourde et pâle, reste quelques instants ainsi, penché dans sa berçeuse, et murmure lentement et faiblement :

—La chère petite ! Si j'avais su.

Puis il se lève, secoue son épaisse et ondoyante chevelure, se regarde distraitement dans la glace de la haute cheminée et, tout en fumant, très animé, un cigare qui s'éteint, il se prépare à longer un chemin désert le long du mur d'un jardin fleuri.

Où va-t-il ? Le savez-vous ?

Au gré du hasard, probablement.

Du reste, le hasard le sert admirablement bien, puisque sur sa route, tout près du sentier qu'il suit, en solfiant une romance, il voit appuyée sur un amas de bruyère Marga, la coquette Marga, qui rêve comme une femme dont le cœur chante tout bas un refrain d'amour.

—Bonjour, ma bonne Marga, lui dit-il en la saluant de loin. Puis-je causer avec vous, ce soir ?

—Certainement, mon ami. Je ne veux pas me refuser ce plaisir, d'autant plus que ma mère sera heureuse de vous avoir à la veillée, car elle s'ennuie beaucoup depuis le départ de papa, et parlait justement de vous envoyer chercher pour prendre le dîner avec nous.

Ils prirent place tous deux sur un banc rustique.

—Donc, je vous trouve bien à propos, reprend-il en minaudant. L'invitation que vous me faites est trop attrayante pour que je pense à la refuser. Vient-elle un peu de vous au moins ? Que j'en serais heureux !

Et lui prenant la main, il lui demande d'une voix ferme sans être tout à fait imperturbable :

—Me croyez-vous ?

Elle le regarda, en rougissant et baissa la vue, ne comprenant rien à cette question si imprévue.

Mais lui, d'un air coquin, certain d'avance de l'effet qu'il allait produire, tire de sa poche le memorandum que nous lui avons vu lire quelques instants auparavant et attachant sur sa compagne son œil tout à la fois troublant et vainqueur, il lui dit :

—J'ai trouvé ceci, sur le bord de la grève, hier, en me promenant. Est-ce à vous ?

—Mon journal ! s'écria-t-elle en le lui ôtant des mains. Vous ne l'avez pas lu, toujours ?

Il l'enveloppa d'un long regard.

—Peut-être.

—Oh ! c'est mal, c'est très mal !

Alors, elle veut se sauver : il la retient, et tout bas, pour elle seule, il lui déclame quelques lignes qu'il a retenues :

"Il m'a grondée trop fort, mon ami, l'autre jour. Je suis jeune et sensible et il m'ôte tout courage. Oh ! s'il savait combien je..."

—Assez, assez, soupira-t-elle. Vous allez me faire mourir.

Sa figure supplie ; elle le trouve cruel.

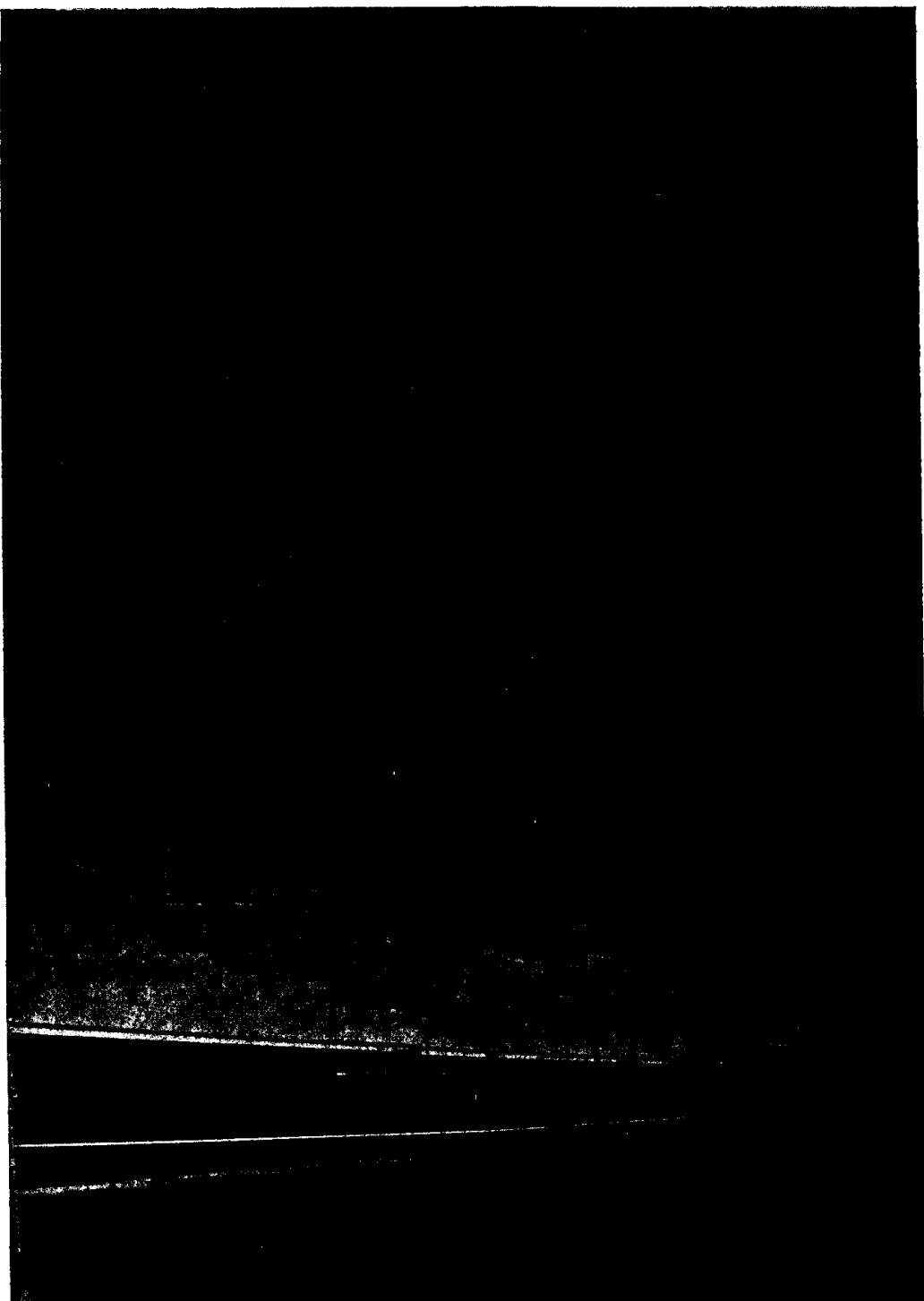


Photo J.-A. Dumas, 112 rue Vitré

NAVIRES DE GUERRE ANGLAIS A MONTREAL : LE "TALBOT" ET "L'INDEFATIGABLE"

—Je souffre ! murmure-t-elle.

Il le sait bien. Aussi, sans plus attendre, il s'agenouille devant elle.

—Lui retirerez-vous votre amour ? Marga ! Ne l'aimerez-vous plus, malgré ce qu'il vous a fait ?

—Eperdument ! toujours ! répondit-elle, donnant ainsi, dans son ingénue franchise, la juste solution de son âme ardente et passionnée.

—Et moi ! dit-il en se relevant et en fixant sur ses prunelles ses grands yeux d'azur, si tendres et si doux. Moi je t'adore, ma chérie !

Et, ne résistant plus à cette tendresse caressante qui palpait près de lui, il cacha pour elle deux baisers sous ses moustaches blondes, où frissonnait déjà tout un monde de bonheur.

Emue, elle laissa sa tête se reposer sur l'épaule de Paul.

—Tu es donc bien méchant, dit-elle, avec cette voix pleine d'une enchanteresse câlinerie. Pourquoi m'astu tant grondée l'autre jour ?

Il lui pressa les mains :

—J'étais jaloux, Marga. Me pardonnes-tu ?

Et ce qui se cacha depuis sous sa moustache blonde !

NOS GRAVURES

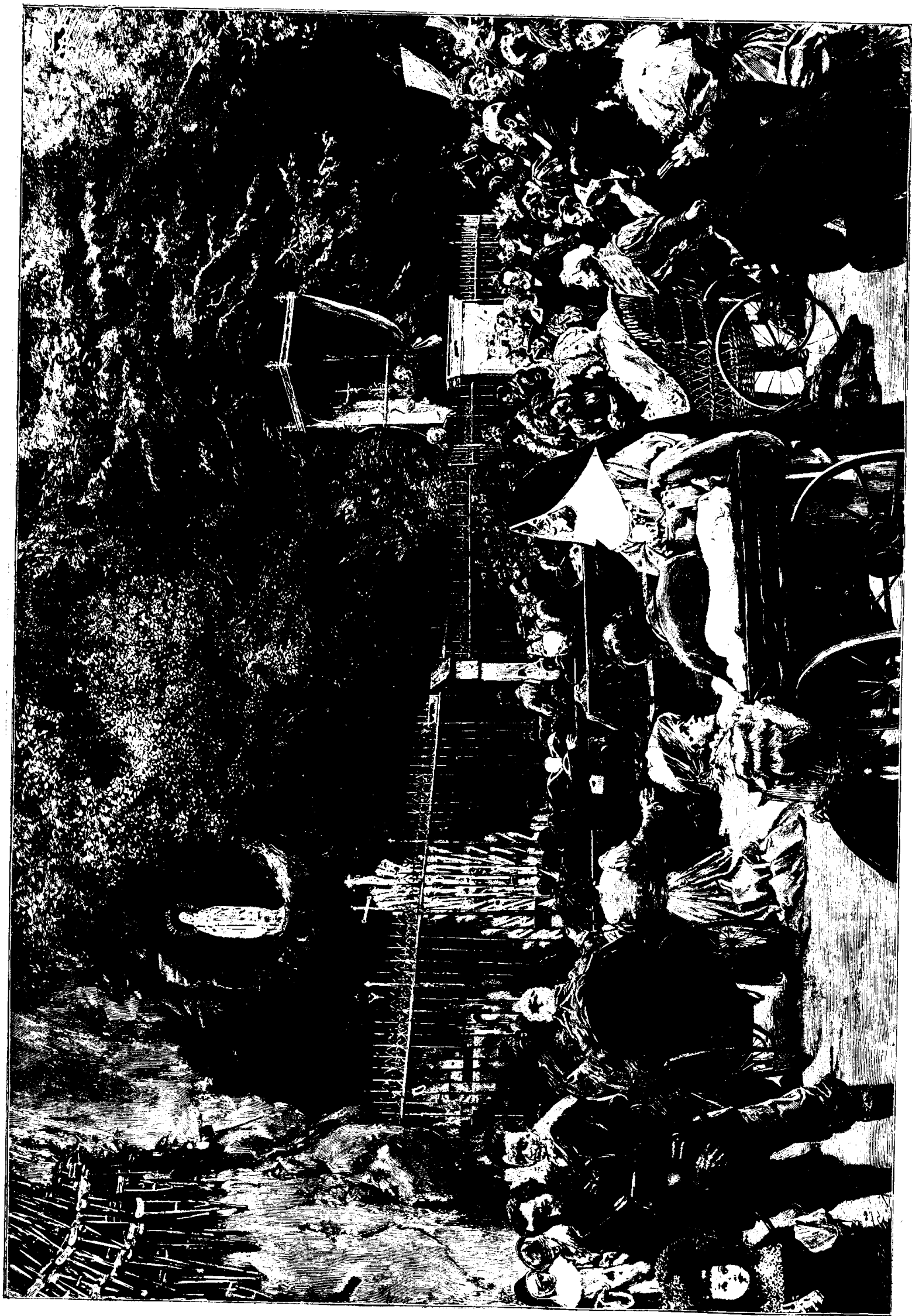
Nos lecteurs verront, par nos gravures de ce jour, combien nous tenons à les intéresser : notre page consacrée à Lourdes rappellera de délicieux souvenirs à ceux qui ont eu le bonheur d'y aller, et donnera à ceux qui n'ont jamais assisté à ces touchantes manifestations de la foi, une idée du nombre des malades, des soins dont on les entoure, en même temps qu'on aura une idée de la grotte même.

La seconde partie de notre double page est consacrée à notre province. Nos lecteurs y retrouveront les édifices religieux de Saint-Hyacinthe, et garderont ces pages comme un beau souvenir religieux. Le titre de ces gravures est quelque erroné : l'église paroissiale et l'église des R.R. PP. Dominicains est la même, vue sous deux aspects.

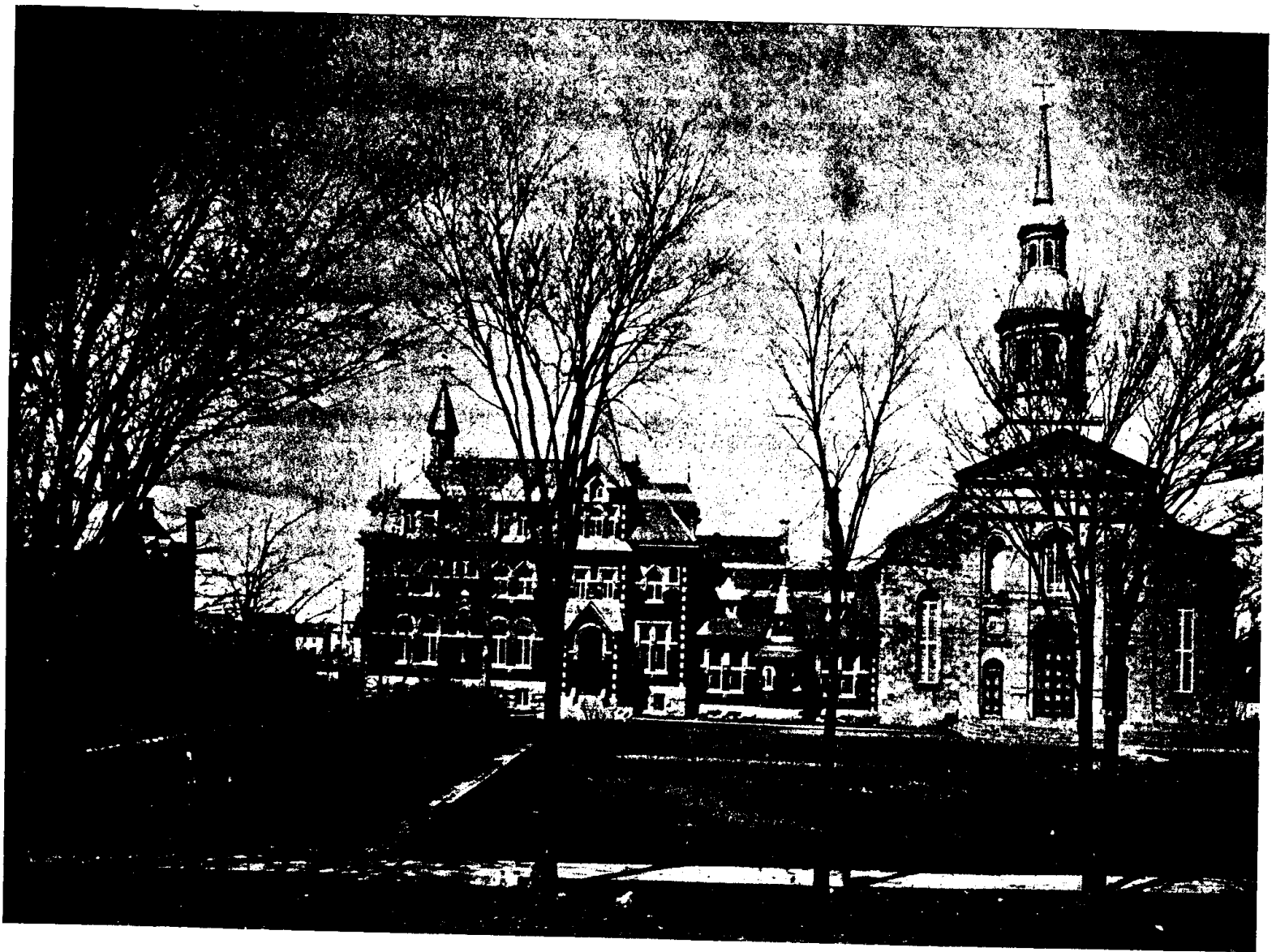
Notre première page, calme et reposante en même temps qu'elle porte à la mélancolie, est bien l'image de l'automne.

Deux grands vaisseaux de guerre anglais ont visité notre port, la semaine dernière ; le *Talbot* et l'*Indefatigable*. La réception qui a été faite à ces navires, à l'amiral et aux matelots, a été très brillante. Nous sommes certains que ces marins en garderont un bon souvenir.

L. L. Des Bois



LOURDES. — Les malades à la grotte



Eglise paroissiale et presbytère

Photo Laprés & Lavergne, 360, rue Saint-Denis

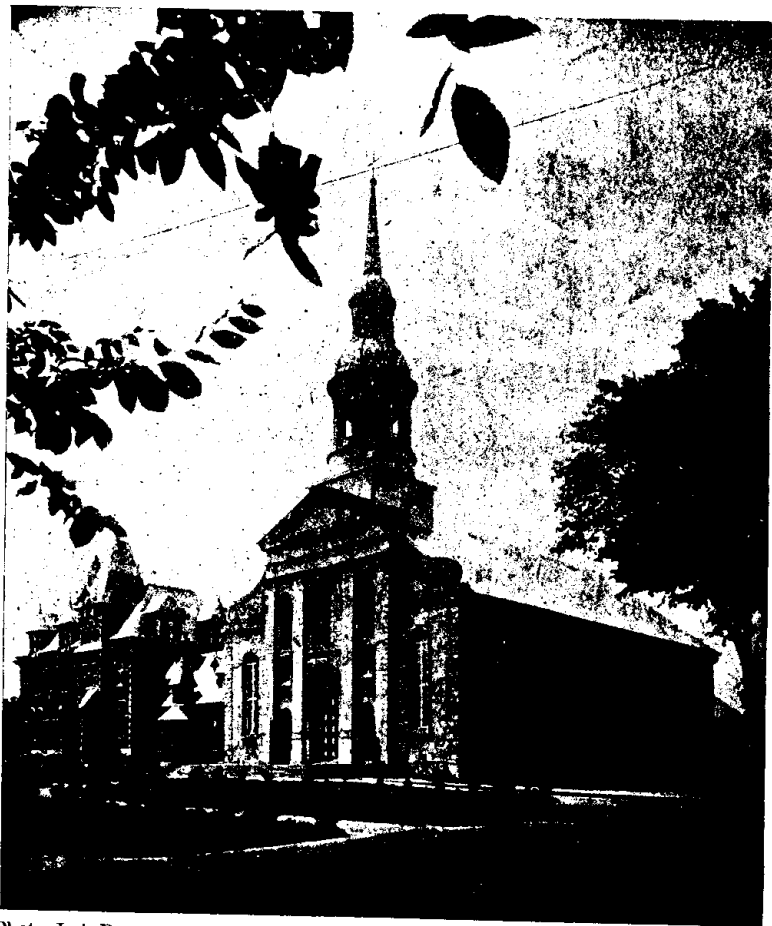


Photo J.-A Dumas, 112, rue Vitré, coin St-Laurent

Eglise des RR. Pères Dominicains

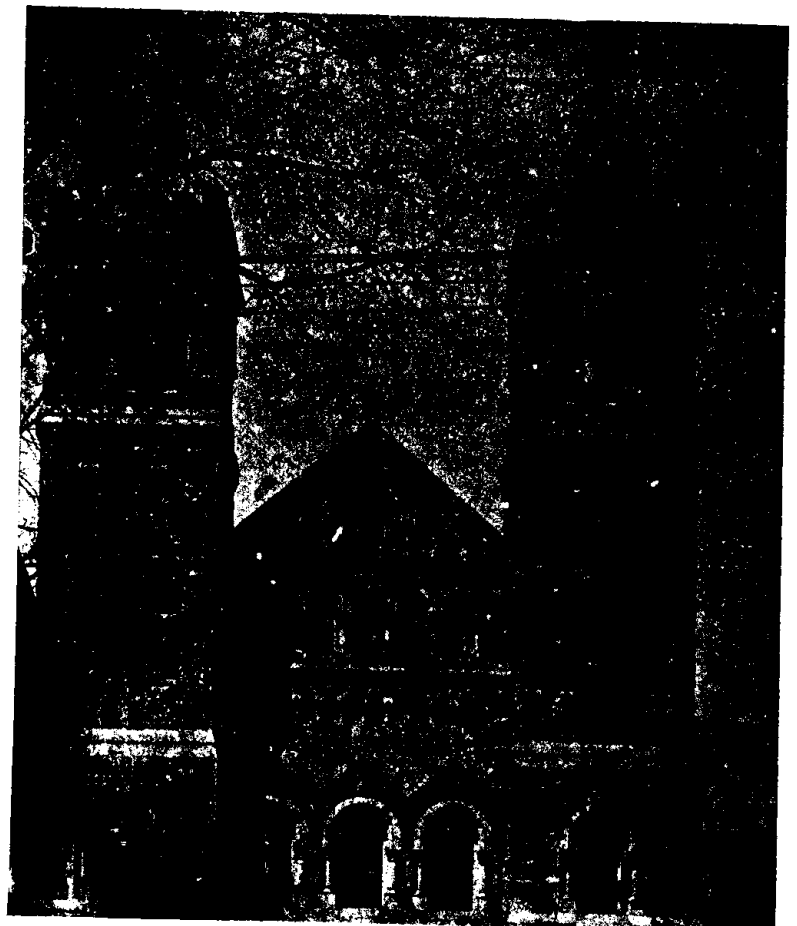


Photo Laprés & Lavergne

La cathédrale

A TRAVERS LE CANADA : SAINT-HYACINTHE RELIGIEUX

CHANT DU NATIONAL

*Au pied de la montagne
Ont surgi des vainqueurs ;
Dans la verte campagne
Ils chantent tous en chœurs
Les doux refrains de la victoire,
Ils se couvrent partout de gloire,
Les Nationaux, dans les combats ;
Victorieux, ils portent haut leurs pas.*

*Tout le peuple s'apprête
A chanter vos hauts faits :
Car c'est un jour de fête,
O Canadiens-français.
Chantons ces joueurs intrépides
Gagnant par leurs beaux jeux rapides :
Les Nationaux sont toujours là,
Ils font briller notre beau Canada.*

*En avant, pour la gloire,
Et cueillez des lauriers !
Amis, chantez victoire
De nos vaillants guerriers !
Suivez toujours la même trace,
O Canadiens vaillante race,
O Nationaux vaillants soldats
Soyez toujours vainqueurs dans vos combats.*

LOUIS-J. PARADIS.

LES QUARANTE... DEUX

On parlait chasse, ce soir-là, autour du vaste foyer de la grande salle de compagnie du vieux château de la Perdrilais.

Elles deviennent rares, ces immenses cheminées des manoirs seigneuriaux, où l'on empile fagots sur fagots, et où plusieurs personnes peuvent se tenir paisément assises ou debout sous le manteau, sans risquer de se brûler.

Combien de contes plus fantastiques les uns que les autres, l'âtre énorme dont nous parlons n'avait-il pas entendus déjà, depuis la date reculée, perdue dans la nuit des temps où les premiers châtelains avaient convoqué quelque joyeuse assemblée, surtout depuis les massacres restés légendaires de la Grande Révolution, alors que les Chouans et les Bleus se cherchaient dans les taillis, rivalisant de ruses et souvent de cruautés !

Mais à cette veillée de notre récit, on riait plus qu'on ne frémissait, ou si l'on frémissait c'était plutôt de plaisir. Rien d'étonnant à cela : le cousin Arthur, à la tête légèrement fêlée, ne s'était-il pas avisé de relater l'aventure suivante qu'il certifiait être véridique ?

— Vous connaissez tous la pierre de X..., sur la lande Y... ? Eh bien, un soir que je m'en revenais de la chasse du côté de Z... ; je me trouvai si fatigué vers onze heures de la nuit, que je résolus de m'y asseoir une minute, afin de pouvoir souffler. La nuit était superbe : la lune brillait au-dessus de ma tête dans un ciel sans nuage, et les étoiles scintillaient à faire croire qu'elles voulaient chasser à elles seules la demi-obscurité qui enveloppait la nature.

— Que fait un jeune homme dans une nuit calme, quand il se trouve ainsi seul, loin du bruit et de tout ? Il rêve ; et, tout en rêvant les yeux ouverts, il lui arrive quelquefois de s'endormir et de continuer à rêver les yeux fermés. C'est ce qui m'arriva : j'avais fait placer mon chien près de moi et m'étais appuyé sur mon coude, songeant à quoi ?... Je vous le demande.

— A Marie Lacour, pardine, s'écria quelqu'un de la compagnie.

— Peut-être : toujours est-il que peu à peu ma tête glissa de ma main et alla se reposer sur mon chien, qui ne bougea pas. Je ronflai bientôt comme un bienheureux sur cet oreiller d'un nouveau genre.

— Je ne sais à quoi je pensais avant de m'endormir, mais je suis au moins persuadé qu'il ne s'agissait pas de ce qu'il me sembla voir quand je me fus assoupi.

— Il me semblait que j'étais au milieu de l'étang de Bossac ; que tout à coup, j'avais glissé sur le gazon mouvant que l'on y rencontre à chaque pas, et que, je ne sais pourquoi, je ne pouvais me relever de l'endroit

sur lequel je me trouvais étendu de mon long. En vain m'efforçais-je de me soulever sur mes genoux et sur mes coudes : un poids dont je ne pouvais deviner la nature ni la provenance semblait me peser sur les épaules, me rejetant à terre à chaque nouvel effort que je faisais pour me remettre sur mes pieds. J'en avais la sueur au front : à la fin, épuisé, je restai étendu, attendant la mort.

— Mais une chose plus horrible encore survint. A quelque distance de moi — dans l'obscurité — je vis toute une armée de bêtes immondes se dirigeant de mon côté. Cela grouillait, se bousculait, se tordait et... s'amenait toujours en droite ligne sur moi. Vrai ! j'en avais la chair de poule !

— Puis le bataillon s'approcha, et, quand il fut à quelques pas de moi, je reconnus une bande énorme de crapauds.

— Encore une fois, saisi de dégoût et d'horreur, j'essayai de me relever : vains efforts ! La troupe n'était plus qu'à quelques centimètres... et j'en voyais toujours un défilé interminable qui se mouvait de mon côté.

— Déjà, les premiers escaladaient mon corps ; les uns me passaient sur les jambes, les autres sur le dos, les derniers sur le visage et les mains. Je sentais leur peau froide et flasque se poser sur la mienne : j'eusse

préféré mourir que de subir ce supplice plus long temps. Et il en passait toujours. Je me demandais avec horreur où allait toute cette caravane qui ne semblait pas vouloir se terminer.

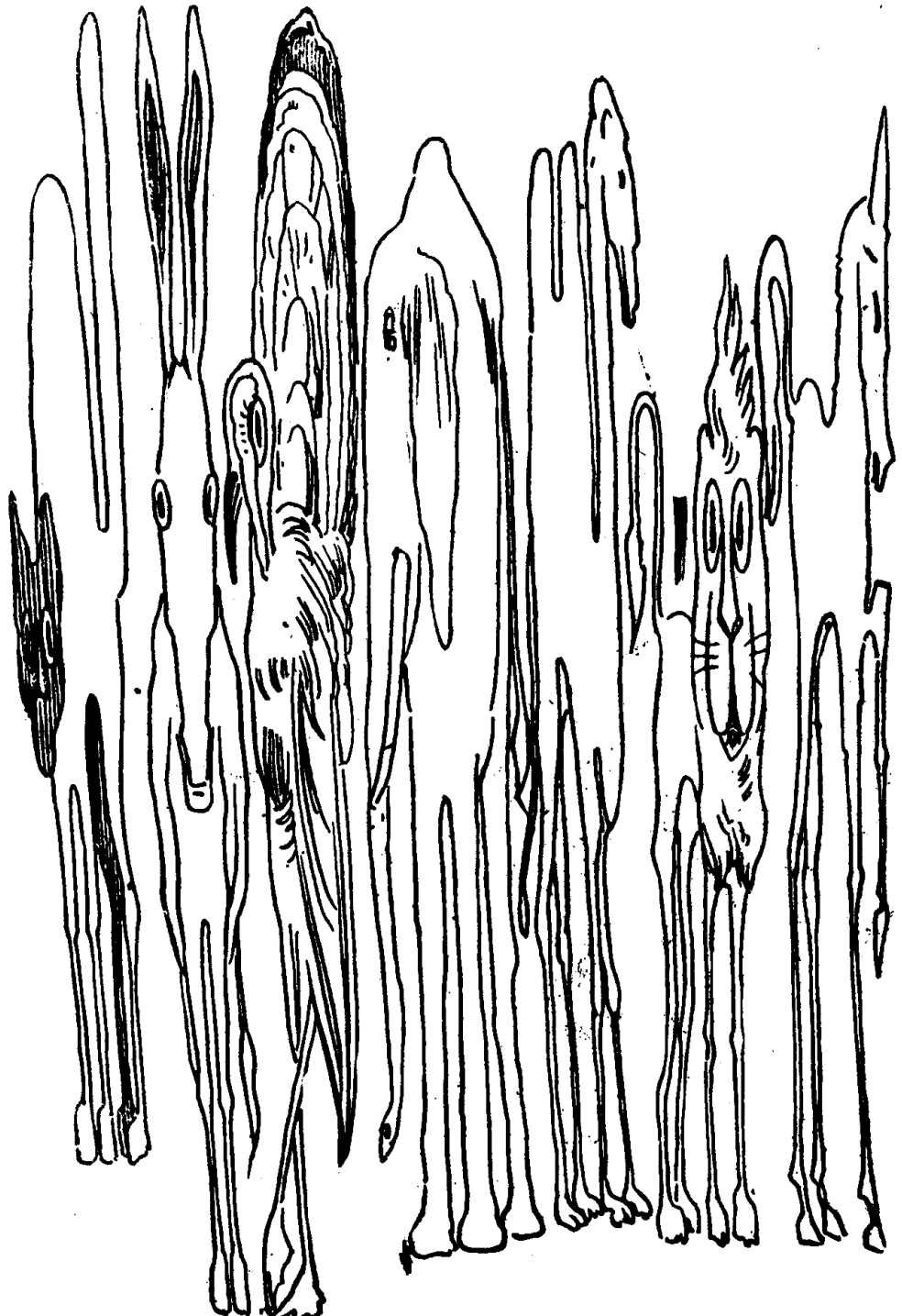
— Enfin je fis un dernier et suprême effort pour me lever et... je me réveillai ! Mais, cette fois, je ne rêvais plus ; autour de moi, sur la pierre, je ne voyais que crapauds qui sautaient ou se tenaient accroupis, me regardant et semblant me demander ce que je venais faire sur leur propriété. Heureusement, je n'en vis aucun sur moi : je me levai précipitamment pour m'en assurer, et la curiosité me prenant, je résolus de compter combien il y avait de ces batraciens autour de moi : j'en comptai quarante-deux... et peut-être en ai-je oublié !...

Des applaudissements frénétiques éclatèrent à cette conclusion inattendue du récit du cousin Arthur, et tout en riant, l'un des amis présents, grand disciple de Saint-Hubert lui-même, s'avisa de demander :

— En es-tu bien sûr, Arthur ? N'as-tu pas vu triple pour ne pas même dire double ?

— Eh bien, mon vieux Jules Roux, si tu ne veux pas me croire, je vais faire avec toi le pari suivant : il y a ici assez de témoins pour la chose : je t'apporterai dimanche prochain, chez toi, quarante-deux crapauds bien comptés, pris à l'endroit dont je viens de parler.

TROUVEZ-VOUS LES ANIMAUX ALLONGÉS ?



Mettez ce dessin à un pied environ devant vous ; fermez un œil, tenant votre papier en angle très ouvert avec le rayon visuel, presque comme on fait en visant avec un fusil : vous découvrirez immédiatement les différents animaux de la gravure.

On se sépara sur ce pari trop bizarre pour qu'aucune des personnes présentes crût qu'il eût des suites.

Le dimanche suivant au matin, alors que les fleurs embaumaient l'atmosphère encore humide de rosée et que les oiseaux gazouillaient joyeusement dans les branches touffues des arbres du verger, on ne fut pas peu étonné à la Perdrilais de voir le cousin Arthur arriver un grand panier au bras. Que pouvait-il bien avoir dans ce panier, lui qui ne s'embarrassait jamais de rien ?

Puis cela semblait peser, car, fréquemment, il le passait d'une main dans l'autre, du bras droit au bras gauche, et vice-versa.

Les gamins s'en furent vers lui et, sans plus de façon, soulevèrent le couvercle : ils le laissèrent retomber aussitôt, poussant des cris et se sauvant de tous côtés.

Le cousin Arthur, amusé de leur déconfiture, continua son chemin sans daigner même s'arrêter pour dire bonjour.

Il arriva ainsi au bourg et se rendit illico chez Jules Roux, frappa à la porte, entra, inspecta d'un coup d'œil l'appartement et, apercevant le maître de céans qui venait à lui, la main tendue et un sourire de bienvenue sur les lèvres, se dirigea d'un pas rapide vers la table sur le beau milieu de laquelle il renversa le contenu de son panier.

Revenu de sa surprise et surmontant son dégoût, Jules Roux compta, autant que les bonds dévergondés de ses hôtes le lui permettaient. Il y en avait quarante-deux !!

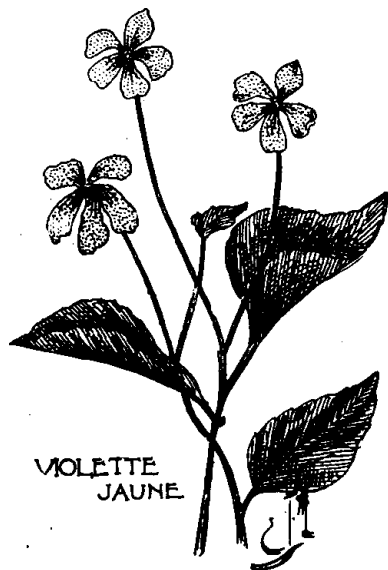
A H de Trémaudan

NOS FLEURS CANADIENNES

Violette jaune—*Viola pubescens* : (Famille des violariées)

Cette violette n'est pas aussi commune que celles dont je vous ai déjà parlé, cependant elle n'est pas rare.

Elle pousse de préférence dans les sous-bois pierreux au mois de mai et au commencement de juin. J'en ai vu de splendides spécimens à la Côte Saint-Paul et à Verdun. Les pétales étaient jaunes veinés de brun, la



VIOLETTE JAUNE

tige triangulaire, charnue et haute de cinq à dix pouces, les feuilles ovales ou cordées, et assez grandes.

Bref, c'est une plante d'un joli effet et si vous aimez les fleurs sauvages, vous ne manquerez pas de lui accorder une place d'honneur dans votre herbier à côté de ses sœurs, dont elle a, du reste, la grâce et l'élégance.

B. Z. Massicotte

(Reproduction interdite)

LA MODE

JUPE ET JAQUETTE EN DRAP BLEU

Sur du drap uni bleu noir, bleu marin, myrte, lierre ou rouge brun, les tresses rondes noires ou assorties feront bien.

Si on emploie de préférence un des lainages nouveaux, les tresses plates seront préférables ; elle garniront mieux les tissus côtelés et sergés, si en faveur cette année. La jupe se taillera soit à trois lés avec tablier étroit, soit à un seul lé fermant sur le côté sous une patte rapportée. Nous préférons la première de ces combinaisons pour une robe de toujours aller.



Jupe et jaquette en drap bleu noir garni de tresses noires revers brodés de tresses

La jaquette se ferme à volonté par des boutons invisibles, placés sur une sous-patte.

Des revers, doublés de toile tailleur forte qui tient leur pli cassé d'une façon nette et droite, sont rayés de tresses comme le bas des manches.

On doublera la jaquette de simili ou de soie fantaisie : les soies écossaises sont jolies comme doublure pour les tissus foncés.

Matériaux : Drap, 7½ verges ; tresses, environ deux pièces ; doublure soie, 5½ verges ; simili, 11 verges.— (Extrait de *La Mode Pratique*, 79, boul. St-Germain, Paris).

BIBLIOTHÈQUE PAROISSIALE

Nous croyons être agréables à nos lecteurs et lectrices en leur donnant quelques renseignements sur la Bibliothèque Paroissiale.

Les salles seront ouvertes aux abonnés tous les jours (excepté le mercredi), de 9 à 5 heures. Le soir est exclusivement réservé aux hommes et jeunes gens ; les mardi, mercredi, jeudi, samedi et dimanche, la bibliothèque et les salles de lectures seront ouvertes de 7 à 11 heures.

Il est bon de rappeler que l'accès aux salles de lecture est entièrement gratuit et qu'on y trouve, à part les 15,000 volumes de la bibliothèque, une vingtaine des meilleures revues européennes.

Comme on le voit, cette innovation est une vraie bonne fortune pour les personnes aimant à lire et nous ne pouvons que féliciter la direction de la Bibliothèque Paroissiale de son esprit d'initiative.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

M. Potter of Texas, tient l'affiche au Théâtre Français cette semaine. La pièce, quoique différente de *M. Barnes of New-York*, qui a eu tant de succès l'année dernière, n'en est pas moins remplie de situations comiques.

Au dire des critiques, c'est une comédie à l'emporte pièce. Elle a eu un succès monstre à New-York. Nous ne doutons pas que les artistes habiles de la troupe du Français, ne se distinguent comme d'habitude.

Tous ceux qui ont lu le roman si bien connu de M. Gunter, *M. Barnes of New-York*, prendront plaisir à entendre *M. Potter of Texas*. La scène se passe en Angleterre et donne main libre aux artistes de se servir des patois de la vieille Albion. Le rôle principal est tenu par M. Hallett Thompson. Le vaudeville, de son côté, ne laisse rien à désirer.

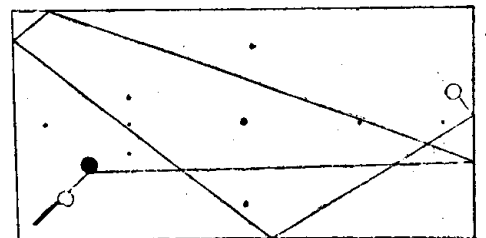
Jeudi soir, le 13 octobre, le club de Crosse National aura sa première soirée de gala au Théâtre Français. Les champions du monde occuperont des loges. On s'attend à voir un auditoire très nombreux.

PARC SOHMER

Le programme qui est donné tous les dimanches, à ce lieu d'amusement, ne le cédera en rien aux excellents programmes qui sont donnés dans les autres théâtres. La direction nous promet (et elle n'a pas coutume de tromper son monde) une représentation, après-midi et soir, qui fera sensation. Les artistes qui y figureront sont tous des gens de profession d'une renommée bien établie. L'admission reste toujours la même, à 10 cents ; et la salle sera convenablement chauffée, si la température l'exige.

LE BILLARD

COUP DE FANTAISIE POUR LA PARTIE PAR TROIS BANDES, PAR LUCIEN PIOT



Attaquer sa bille au centre et à gauche. La rouge ½ environ. Coup de queue très vigoureux et allongé.

GRAVURE-DEVINETTE



Par ici, le vendeur de billets de loterie. Je veux décrocher le gros lot. Trouvez-le vendeur.

L'ORPHELINE

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

Mélanie, qui s'était éprise pour elle d'une véritable passion, l'emmenait faire de longues promenades dans le bois de pins et de chêne-liège à la cueillette des premières fleurs sauvages, ou sur la plage au sable fin dans lequel la fillette glanait les coquillages roses et nacrés à pleins paniers.

Jamais on ne parlait à Florence de sa mère ; jamais non plus elle n'en parlait. Mais on sentait bien que ce souvenir, trop poignant pour s'épancher en paroles, demeurait vivace au fond de l'âme de l'enfant, ce que prouvait son regard profond, quand immobile, comme absent, il semblait plonger dans le vide, c'était à la morte qu'elle pensait.

Un jour, la sœur Saint-Paul vint sonner de bonne heure à la grille de la villa. Elle savait depuis la veille que Flor devait aller déjeuner dans le bois avec Mélanie et qu'elle trouverait Mlle Sophie et Mme Guéthary en tête-à-tête. Le visage de la religieuse n'avait point son habituelle placidité. Il était grave et trahissait une secrète agitation.

Quelque chose d'insolite, en elle, frappa les deux sœurs qui, tout de suite anxieuses, pensèrent :

— Elle vient pour l'enfant.

Oui, c'était de Florence qu'on allait parler. Elle expliqua vite la chose, sentant que ce qu'elle avait à dire était douloureux pour les vieilles dames consternées.

Mais les dernières volontés de Mme Dally étaient formelles... et des volontés de mourants, c'est chose sacrée.

Elle avait peut-être même trop tardé à les faire connaître ; l'orpheline était malade, si fragile encore ! l'affection dont elle était entourée l'empêchait de sentir son isolement.

La Sœur, qui avait cru devoir attendre le rétablissement de la santé ébranlée, maintenant regrettait presque ses atermoiements qui, en permettant aux attaches nouvelles de se cimenter, allaient rendre la situation plus pénible.

Car, hélas ! elle ne pouvait le cacher, il allait probablement falloir se séparer de l'enfant.

Mme Dally avait, en Ecosse, de proches parents : sa mère, une grande dame fort riche, — une comtesse ! — et des neveux ou des cousins, les lords Ruthwen, de Kilmore.

Flora Ruthwen avait fait, en épousant l'officier français Jean Dally, — simple sous-lieutenant, riche seulement de bravoure et déjà de gloire, — un mariage d'inclination que sa hautaine famille ne lui avait pas pardonné ! Jamais, depuis, sa mère n'avait consenti à la revoir. Les Kilmore, d'ailleurs, étaient protestants ; Jean Dally, un croyant, un vaincu, avait converti sans peine à sa religion la femme droite et tendre qui s'était fiée à lui, aveuglément, et cela avait ajouté un grief de plus à l'animosité des lords écossais.

Mme Dally, mariée très jeune, avait eu plusieurs enfants dont Florence seule survivait. Bien qu'elle eût fait part à sa mère de la naissance de son premier enfant, elle ne reçut aucune réponse de lady Ruthwen. Alors son âme fière, froissée, s'efforça d'oublier ceux qui la tenaient dans l'oubli ; elle voulut ne se connaître plus d'autre famille que son mari et se croire orpheline comme lui qui avait perdu tout enfant ses parents.

Flora Dally n'avait dès lors plus rien fait savoir de sa vie en Ecosse ; ni la naissance de sa dernière-née, ni la mort de ses aînés et de son mari.

A son heure suprême, la chrétienne avait regretté de ne s'être pas obstinée davantage aux tentatives conciliatrices, la mère d'avoir gardé une trop fière réserve dont les conséquences pouvaient être désastreuses pour l'avenir de son enfant.

La pauvreté, qui ne l'avait point effrayée, elle, l'épouvantait pour Florence si petite, si jeune, si désarmée dans une vie dont les combats sont incessants et les rigueurs impitoyables.

Peut-être, secret et dernier espoir, la grande dame hautaine qui n'avait pu pardonner à sa fille ce qu'elle appelait une mésalliance ; qui avait, avec une si orgueilleuse rigidité, refusé l'accès de la famille au gendre qu'elle n'avait point choisi, se montrerait-elle pour l'enfant orpheline et déshéritée une miséricordieuse aïeule... .

Mlle Sophie qui, jusque-là, avait écouté sans sourciller, bondit.

— Cette femme sans cœur, pétrie d'orgueil, une miséricordieuse aïeule ! Allons donc !... Ma pauvre sœur Saint-Paul, on voit que vous ne connaissez pas le monde. Votre lady Ruthwen haïra l'enfant comme elle a haï le père... Est-ce qu'elle aimait sa fille, seulement ?... Florence serait malheureuse avec elle. La petite s'est donnée à nous, gardons-la. Voyons, Angélique, dis donc quelque chose, toi qui étais la première à vouloir l'adopter.

— Hélas ! nous ne pouvons pas aller sur les brisées de sa vraie famille.

— Comment ! sa vraie famille. Des gens qui ont renié son père et sa mère ! Ils ne savent rien, d'ailleurs. Laissez-les donc tranquilles et puisque la fillette se plaît ici... .

Mme Guéthary sourit tristement.

— Ma pauvre Sophie, aujourd'hui ce n'est pas moi qui m'emballer, mais toi, la raison en personne. Réfléchis donc. Tu le disais toi-même, le soir où j'ai amené Flor : nous ne sommes pas riches et les pauvres petites rentes qui nous font vivre s'éteindront avec nous. Néanmoins, Florence sans famille eût été notre fille chérie... . Mais la mère de sa mère a des droits incontestables sur elle et, de plus, une fortune l'attend. Encore une fois, nous ne pouvons, nous ne devons pas disposer ainsi de son avenir.

Mlle d'Izor soupira. Elle avait peine à se rendre.

— Ma bonne demoiselle, dit la sœur de Bon-Secours, Mme Guéthary a raison. D'ailleurs, Mme Dally m'a chargée, — c'est un vrai testament ! — d'écrire à la comtesse de Kilmore, de lui dire sa mort et son ultime désir... de lui demander s'il y aurait place au grand manoir pour l'orpheline en détresse. Au milieu des prières il est une condition que je dois poser, inéluctable : si l'on accepte la présence de Florence, on devra s'engager à respecter la liberté de sa religion : car avant tout la fille de Jean Dally et de Flora Ruthwen doit rester catholique.

Cette condition était la plus grande chance qui restât aux vieilles dames de garder Florence près d'elles. Elles se mirent à espérer, involontairement, que les préventions religieuses et les rancœurs de lady Ruthwen ne désarmeraient pas.

Sœur Saint-Paul était fort embarrassée pour écrire la lettre. Son humble timidité s'effarouchait d'entrer en correspondance avec l'altière comtesse de Kilmore. Elle venait implorer des conseils de Mme Guéthary, et plus encore ceux de la Grande Mademoiselle dont les tournures de phrases étaient souvent majestueuses.

A elles trois, elles combinèrent à grand-peine la laborieuse épître. Il faut entrer dans la pensée de la morte, et attendrir — si l'on peut — le cœur dur de l'aïeule.

Sœur Saint-Paul, à défaut de style, y met toute sa mansuétude ; mais les deux dames, à qui la faculté épistolaire ne manque pas, seraient volontiers un peu raides envers cette Ecossoise qu'elles entrevoient sous un jour peu favorable et qui va, peut-être, leur enlever Florence.

Enfin la lettre est terminée. On a dit en termes émus les épreuves et la mort de Flora Dally, la touchante situation de l'orpheline tombée en des mains étrangères, — tendres, ô combien ! mais enfin étrangères, — tandis que là-bas, au château de Kilmore, ceux de son sang vivent richement dans le luxueux manoir.

L'enveloppe est cachetée, prête à partir, quand on entend en bas un bruit de pas : un pas pesant, un pas léger ; et des voix dans l'escalier ; une voix grave et une voix perlée. C'est Florence et Mélanie qui reviennent.

Les trois femmes se regardent.

— Il faut peut-être lui dire... hasarde Mme Guéthary.

Sœur Saint-Paul fait vivement :

— Assurément, il faut lui dire.

Et quand Florence entre, elle est tout d'abord saisie par la gravité des visages qui d'habitude se font souriants pour l'accueillir. Elle sent vaguement que quelque chose la menace. Mais quel malheur peut l'atteindre puisqu'elle a tout perdu... ?

C'est la main caressante de Mme Guéthary qui, la première, prend la sienne et l'attire. Alors, près de ce cœur très sûr ; la crainte de l'enfant peu à peu se dissipe.

— Ma petite chérie... .

La vieille dame s'arrête. Elle ne sait plus que dire, et regarde la sœur de Bon-Secours d'un air de détresse.

— Ma chère petite Florence, commence celle-ci ; saviez-vous que... Votre pauvre chère maman vous avait-elle appris ?

C'est à son tour de balbutier, car l'enfant, redevenue toute blanche, implore d'un regard vraiment troublant la fin de cette communication si difficile à faire.

Mlle d'Izor se lève, impatientée.

— Mais vous la faites mourir, cette petite. ne le voyez-vous point ? Et on appelle ça des ménagements ! Ecoute, ma fille, — elle tutoie, Flor, car en affection comme en toute autre chose, elle n'y va pas par quatre chemins, la Grande Mademoiselle, — écoute. Tu as de par le monde, en Ecosse, dit-on, une grand-mère et des oncles, des cousins, que sais-je ?... Ils ont un château, ils sont très riches, ce sont de

grands seigneurs... Et probablement, ils vont te réclamer. Voilà Florence, surprise, les sourcils froncés, cherchait la solution d'un problème évidemment compliqué pour sa naïve compréhension.

—Maman ne m'a jamais dit... fit-elle, pensive, au bout d'un instant. Nous parlions souvent des parents de papa qui sont morts depuis bien longtemps... mais pas des siens à elle. C'est vrai... et c'est extraordinaire. Pourquoi donc, si j'ai une grand'mère, n'est-elle jamais venue nous voir? Pourquoi ne sommes-nous pas allées chez elle?

Il y eut encore un silence embarrassé.

Mlle Sophie se décida cependant à le rompre, mais d'un ton moins délibéré que la première fois.

—Ta grand'mère était, paraît-il, fâchée de... du mariage de ta maman.

—Alors, elle détestait papa? Est-ce cela que vous voulez dire.

Mme Guéthary s'empressa de glisser un correctif.

—Elle avait plutôt des préventions... Vous savez, mignonne, on juge mal, quand on ne connaît pas...

Florence secoua sa tête brune.

—Elle détestait papa. Sans cela, maman n'aurait pas été fâchée contre elle au point de ne pas même prononcer son nom. Détester papa!... Papa si beau, si brave et si bon!... Lui qui ne vivait que pour nous... lui que tout le monde aimait...

Elle s'arrêta, tendit désespérément les bras vers les vieilles dames et cria :

—Gardez-moi, vous qui avez été si bonnes quand j'étais malheureuse. Je ne veux pas aller avec elle!

—Vous entendez! s'écria Mlle Sophie triomphante.

Sœur Saint-Paul prit les deux mains de Flor dans les siennes, et, la regardant longuement :

—Florence, dit-elle d'un accent grave et persuasif, votre maman, avant de mourir, m'a fait promettre d'écrire à votre grand'mère, lady Ruthwen, pour lui demander de vous recevoir. Votre seule famille est là-bas et la chère morte a souhaité de vous y voir rentrer. Ne voudrez-vous pas remplir ce vœu formé pour votre bonheur?

L'enfant baissa la tête.

—Vous avez écrit?

—Je viens de le faire.

—C'est maman qui veut... Alors, si cette dame qui est ma grand'mère veut aussi... Eh bien! je partirai.

Un profond sanglot la suffoqua. Elle passa des bras de Mme Guéthary dans ceux de la Grande Mademoiselle, éplorée, en balbutiant au milieu de ses larmes :

—J'irai... mais jamais, jamais, je ne l'aimerai comme vous!

III

Dans la salle à manger, lambrissée de chêne, de Kilmore-Castle, quatre couverts autour d'une table somptueuse attendent les maîtres du vieux manoir écossais : lady Augusta Ruthwen, comtesse de Kilmore, ses deux-petits fils et une cousine, d'une branche pauvre et éloignée des Kilmore, miss Ethelrède Stone, qui, de temps immémorial, reçoit l'hospitalité chez ses riches parents.

Sur ces quatre convives, trois seulement sont réunis auprès du déjeuner servi et c'est justement la maîtresse de la maison qui se fait attendre.

Cependant, parmi les fleurs et les cristaux qui couvrent la nappe en fine toile d'Italie merveilleusement ouvree, des plats exquis fument sur les réchauds d'argent et Thomas Hooper, l'important maître d'hôtel qui, par deux fois déjà, est venu s'assurer du parfait agencement du service, commence à donner les signes d'une impatience à grand-peine contenue par son irréprochable correction et le respect dû à la présence de ses maîtres.

Le plus jeune des deux Gerald Ruthwen, un garçonnet de quinze ans, brun de cheveux, très blanc de teint, beau de traits et altier, joue au bilboquet de l'air froid et ennuyé de quelqu'un de très bien élevé que l'attente énerve, mais qui a appris à ne pas le laisser voir ouvertement.

Près de la cheminée, où, en dépit de la douceur de la température, flambent encore d'énormes bûches de hêtre, — car la comtesse est frileuse et lord Ruthwen délicat, — la cousine Ethel, une vieille miss sèche et jaune, avec des cheveux gris, des yeux ternes, quelque chose de bon, de timide et d'indécis en toute sa maigre personne, tricote, patiente et silencieuse, une de ces longues, étroites, interminables, bandes de laine d'un vert invraisemblable, qui, par une bizarre transformation, se convertissent ensuite en un épais tapis de mousse artificielle.

Par la baie cintrée d'une fenêtre dont les stores sont relevés, pénètre, dans l'appartement aux sévères boiseries, une légère brise printanière chargée des vagues effluves de la terre imprégnée de rosée, du parfum des violettes cachées sous les haies, des giroflées hâtives, à demi écloses dans les corbeilles. Et, tout contre la croisée, un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans est assis, étendu plutôt, ses

jambes infirmes enveloppées de couvertures, dans un grand fauteuil articulé.

Sa tête pâle s'appuie aux coussins du dossier renversé; une main fine, d'une aristocratique et aussi, hélas! d'une malade blancheur, tourmente le gland de l'accoudoir, tandis qu'un regard distrait, mais profond, d'un bleu intense, suit par delà les vertes pelouses, les fourrés impénétrables et les arbres séculaires du parc de Kilmore-Castle, au loin, entre les derniers renflements des collines d'Ecosse, le flot glauque de la Clyde qui, par son large estuaire, descend majestueusement à la mer.

Une étrange expression, où la volonté de vivre semble lutter contre la lassitude et le découragement d'une trop constante souffrance, anime le beau visage mélancolique d'Olivier Ruthwen qui, en face de la nature à son renouveau, rêve de bonheurs innomés, de chevauchées sans fin dans les gorges des vieux monts, d'audacieuses ascensions à des sommets inexplorés... et retombe tout à coup des hauteurs de la berçante illusion à la décevante réalité de son impuissance et de sa fragilité.

C'est son frère Gerald qui l'y ramène, Gerald, le robuste garçon bien planté sur ses jarrets nerveux, dont le bilboquet, tenu d'une main sûre, à chaque coup, rattrape au vol, avec une précision mathématique, sa boule d'ivoire, Gerald dont la voix posée, froide et lente, soudain rompt le silence de la vaste pièce :

—Noll, jugez-vous bien prudent de demeurer ainsi exposé à cette humide fraîcheur?

Gerald adresse cette question à son aîné d'un ton de banal intérêt, nuancé d'une certaine déférence, mais où l'on ne sent point vibrer la sollicitude en éveil d'une fraternelle tendresse.

Bien qu'il n'ait guère plus de quinze ans, le cadet des Ruthwen est avisé et réfléchi, et, souvent déjà, il a pensé à part lui, non sans une involontaire amertume, qu'il eût fait un lord de Kilmore autrement fier et de plus grand air que ce pauvre Noll à la santé débile et aux jambes fléchissantes.

—Je n'ai point froid, Gerald, merci.

Un soupir étouffé dément ce mot de gratitude.

Si le noble cœur qu'est Noll Ruthwen pouvait éprouver ce bas sentiment qui s'appelle la rancune, il en voudrait à son frère d'avoir brisé les ailes du rêve, grâce auquel il oubliait un instant les tristesses de sa vie sans but.

—Mylord ne croirait-il pas bon de rappeler encore une fois à milady que le déjeuner...?

Lord Olivier tourne la tête vers Hooper, courbé près de son fauteuil, et dont le visage rouge, anxieux, exprime la plus violente contrariété que puisse montrer un laquais aussi bien stylé que l'est master Tom.

Un repas si bien organisé... des mets choisis, groupés avec un art véritable, préparés sous sa haute direction, et qui allaient brûler ou refroidir! L'ombre tragique de Vatel passait et repassait devant les yeux de Tom Hooper...

Noll avait perdu de vue et le solennel majordome, et le déjeuner, jusqu'au retard insolite de sa grand'mère.

Il sourit.

—Allez, oui, allez, mon brave Hooper... Aussi bien, voici lord Gerald à bout de patience.

Le maître d'hôtel se précipita. Mais il n'eut même pas le temps de gagner la porte.

Elle s'ouvrit : lady Augusta entra.

Elle était d'une taille imposante et superbe. Son port majestueux, sa beauté souveraine, semblaient défier les atteintes de l'âge.

Ni les années accumulées, ni les chagrins dont nulle créature humaine, en ce monde, n'est exempte, ne paraissaient avoir eu de prise sur elle.

Grâce à des artifices qui faisaient de sa toilette de chaque jour un long et minutieux travail, son teint restait clair et uni, légèrement nacré de rose, son regard brillant, d'un éclat un peu métallique, et le judicieux emploi d'une teinture merveilleuse avait conservé à ses cheveux d'ébène leur souplesse et l'intégrité de leur belle nuance sombre.

La comtesse était vêtue, avec une élégance raffinée, d'une robe plutôt à la mode de demain qu'à celle d'hier, chef-d'œuvre du premier couturier de Paris, car si les Français se font habiller, chausser et même blanchir à Londres, les Anglaises fashionables, elles, ont leurs fournisseurs à Paris.

Nul ne se serait douté, à la voir, qu'elle avait déjà dépassé la soixantaine et qu'elle était l'aïeule des héritiers de Kilmore.

Un étranger l'eût prise d'autant plus aisément pour leur mère que, dans son horreur de vieillir, elle avait interdit à Noll et à Gerald toutes les appellations, si câlines et si douces cependant, dont les enfants usent d'ordinaire envers leurs grand'mères.

D'un geste vague, lady Augusta sembla vouloir s'excuser de son retard, de cette dérogation exceptionnelle aux habitudes de méthodique régularité auxquelles peut-être elle devait la conservation de sa santé et de son extraordinaire jeunesse.

Avec une condescendance de reine, elle tendit sa main, longue et

belle, à Olivier qui l'effleura de ses lèvres, échangea un rapide shake-hands avec miss Stone, et déposa un baiser presque tendre sur le front qu'inclinait vers elle son préféré, le plus jeune de ses petits-fils.

Comme elle prenait place à table, lord Olivier ayant fait évoluer son fauteuil se trouva en face d'elle et il crut remarquer que son visage placé en pleine lumière et très blanc, comme celui de Gérald, son vivant portrait, était altéré par une sorte d'angoisse et plus pâle.

— Êtes-vous souffrante, ma mère ? questionna-t-il, surpris par ce changement de physionomie qui lui avait échappé tout d'abord, et l'agitation inavouée que trahissaient tous les mouvements de la comtesse.

— Non, répondit celle-ci d'une voix brève.

Et, tandis qu'un domestique faisait circuler les hors-d'œuvre, elle parut s'absorber entièrement dans le récit qu'entamait Gérald, d'un match de billard auquel il avait assisté la veille à Dumbarton.

Le repas fut peu animé ; les convives étaient préoccupés, comme contraints.

Le pauvre Hooper en fut pour ses frais d'imagination, car lady Augusta qui, sans nul doute, avait l'appétit capricieux, ne mangea que du bout des dents. Noll — c'était chez lui affaire d'habitude — touchait à peine aux plats qu'on lui présentait.

Seul Gérald, à cet heureux âge où l'on a toujours faim, et la cousine Ethel qui semblait avoir un formidable arriéré de privations à compenser, faisaient honneur au menu si artistement combiné par le maître d'hôtel.

Lorsque, après avoir fait servir le dessert et jeté un dernier coup d'œil autour de la salle à manger, le domestique s'éclipa, la comtesse, au lieu de plonger sa cuiller en vermeil dans la gelée de fruits qui tremblait, rosée, sur son assiette, la posa brusquement, et, se tournant vers sa vieille parente :

— Ethel, demanda-t-elle, la voix soudain changée, savez-vous quel âge peut avoir aujourd'hui l'enfant de ma fille... de Flora Ruthwen, veux-je dire, de cette Flora révoltée, qui a, un jour, abandonné sa famille et son pays pour épouser, en France, un misérable officier de fortune ?

Elle parlait d'un ton âpre où grondait une amère rancune que ni les années écoulées, ni la séparation, ni la mort même n'avaient apaisée.

— L'enfant de... Flora ? balbutia Ethel Stone effarée, osant à peine prononcer ce nom qu'en un accès d'inoubliable colère la comtesse avait déclaré ne plus jamais vouloir entendre.

— Oui, ne comprenez-vous pas de qui je veux parler ? reprit lady Augusta avec emportement. Ne vous souvenez-vous plus de rien ?...

Oh ! si, elle se souvenait.

Elle se souvenait de l'enfance et de la jeunesse de Flora Ruthwen, une créature frêle et charmante, bonne et tendre, au gracieux sourire, au regard d'une caresse enveloppante, irrésistible... nature exquise comprimée souvent par la domination tyrannique de lady Augusta.

Elle se souvenait du départ de Flora en pleurs, frissonnante sous les éclats de la voix irritée de sa mère, de Flora, bannie à jamais... dont les lettres mêmes ne pouvaient franchir le seuil du manoir. Elle se souvenait... un soir, on en avait remis une à la comtesse, et celle-ci, à la vue seule de la suscription, se raidissant dans son indifférence glacée, avait, sans la décacheter, jeté la pauvre missive dans les flammes du foyer.

Elle n'avait pas brûlé cependant, et, durant plus d'une heure, le regard d'Ethel avait été attiré par ce carré de papier gris pâle, tombé derrière un tison à demi calciné et que le feu semblait respecter.

Et lorsque lady Augusta eut quitté l'appartement, elle avait osé, elle, la timide Ethel, emportée par une invincible attraction, retirer du foyer cette petite lettre qui contenait des nouvelles de l'exilée, la décacheter et la lire... Elle annonçait la naissance d'un petit enfant.

Ce soir-là, le manoir était mis sens dessus dessous par un pareil événement : la jeune femme de lord Ruthwen lui donnait, après neuf ans d'attente, un second fils, et tout le monde était trop absorbé dans cette joie pour prendre garde à la mine plus ou moins agitée de la cousine Ethel.

Elle se souvenait, et elle dit :

— L'enfant de Flora doit avoir l'âge de Gérald.

— Quinze ans !... quinze ans déjà ! murmura la comtesse en passant la main sur son front où se creusait un pli soucieux.

Noll fixait sur elle son regard profond.

— Auriez-vous reçu, ma mère, des nouvelles de ma tante Flora ? Lady Augusta frissonna légèrement.

— Elle... vient de mourir en France, à Arcachon, dans une détresse absolue.

En dépit de son orgueilleux ressentiment, une larme monta à ses paupières, à l'évocation de cette mort lointaine, des angoisses et des douleurs qui l'avaient entourée...

Mais elle se ressaisit rapidement.

— Elle est morte ; morte sans tenter une démarche auprès de moi, ayant préféré la misère à l'humiliation de solliciter mon secours, morte sans avoir regretté ses torts et demandé son pardon ! reprit-

BOVRIL...



Nourriture délicieuse

pour les malades, les convalescents,
pour les athlètes, pour développer
les forces physiques tout en étant

Un breuvage agréable et rafraîchissant.

LE PLUS FORTIFIANT.

Préparé par **BOVRIL**, (Limité)

Londres (Angleterre),
et 27, rue Saint-Pierre, Montréal (Canada.)

elle en énumérant à plaisir ses griefs contre la pauvre Flora, comme pour empêcher son cœur de s'amollir de nouveau. Aujourd'hui, ce sont des étrangers qui m'écrivent. Elle a laissé une fille ! et, pour celle-là seulement, son indomptable fierté a fléchi. En mourant, elle a chargé la religieuse qui la soignait de me supplier d'avoir pitié de l'orpheline, de la recevoir, de la garder près de moi...

Lord Olivier se redressa dans son fauteuil et dit vivement :

— Qu'elle vienne ! Les portes de Kilmore-Castle lui sont ouvertes toutes grandes.

Lady Ruthwen secoua la tête.

— Vous ne savez pas les conditions qu'on nous impose.

Elle appuya sur le mot avec intention.

— Des conditions ? intervint ironiquement Gérald qui, jusqu'alors, avait écouté silencieusement ; est-ce donc à ceux qui implorent de manifester des exigences ?

— Celles-ci sont d'une nature particulière et dignes assurément du fanatisme catholique. Ce Jean Dally qui m'a enlevé ma fille me l'a bien ravie tout entière, car il a fait passer son mysticisme exalté en l'âme crédule de Flora. Dans l'exposé de ses dernières volontés, elle déclara que, malgré son ardent désir de voir sa fille recueillie par nous, elle préférerait l'abandonner à la charité des étrangers, la vouer à la misère et à l'isolement plutôt que de nous la confier si, dans la famille, sa religion devait être en péril, et si nous ne prenions l'engagement formel de respecter ses croyances.

— Pauvre Flora ! soupira la cousine Ethel, c'était une malheureuse et chère enfant !

Lady Augusta souleva les épaules.

— Elle a abreuvé ma vie d'amertume, et maintenant encore c'est elle qui élève une barrière entre sa fille et moi.

Il ne semblait pas cependant que le chagrin l'eût prématurément brisée, car sa taille demeurait haute et droite et, même en cet instant nulle trace de larmes ne meurtrissait ses paupières.

— Sa fille !... qui a hérité sans doute de son obstination et du fanatisme paternel.

Elle ajouta plus bas, pour elle seule, avec une secrète appréhension :

— Quinze ans déjà... et le vivant portrait de sa mère... une rose à sa première aurore ! Comme je paraîtrai vieille auprès d'elle.

— Ma mère, avez-vous répondu à cette communication ? interrogea Olivier après un instant de silence.

— Pas encore. Je n'ai reçu la lettre qu'au moment de descendre et c'est sa lecture qui m'a retardée. Mais je dois écrire ce soir même. Je n'entends pas me ployer à une exigence outrageante.

— Ma tante Flora Dally — le nom fut accentué comme pour une protestation — ma tante Flora Dally avait le droit de formuler cette réserve, déclara froidement lord Ruthwen. Je dirai même plus : elle a eu raison et c'était son devoir d'agir ainsi...

La comtesse le regarda, stupéfaite.

— Il vous paraîtrait donc naturel que je traite de puissance à puissance avec une religieuse inconnue dont rien n'appuie les dires, après tout, et une petite fille de l'âge de Gérald, qui me doit, elle, le respect et l'obéissance à défaut d'affection ?

Noll baissa la tête affirmativement.

— C'est une obligation de conscience et de loyauté, dit-il.

À suivre

CHOSSES ET AUTRES

—La cour d'appel d'Ontario a déclaré légal le vote des constables.

—Le premier fiacre électrique a enfin circulé dans Paris le 8 septembre.

—Le premier prêtre Zoulou a été consacré à Londres le 21 août dernier. Il se dévouera à la conversion de ses compatriotes.

—On dit que l'hymne national de la Chine est tellement long qu'il faut une demi-journée pour le chanter en entier. Et encore faut-il y aller "allegretto"!

—Prenez soin des sous, dit un proverbe américain, et les piastres prendront soin d'elles-mêmes. C'est bien vrai; l'économie consiste à avoir soin des sous.

—L'aluminium est entré dans le domaine pratique et tend de plus à remplacer le cuivre et le fer blanc pour les usages d'usage domestique courant.

—Il y aura un recensement général aux Etats-Unis l'an 1900. Cette petite opération coûtera neuf millions de dollars.

—Les statistiques du Vatican attestent que de 600 à 700 habitants de l'Angleterre et du pays de Galles se convertissent annuellement à la foi catholique.

—Des avis d'Ontario disent que la récolte des pommes dans cette province sera moins bonne que l'on ne s'y attendait et qu'il y aura peu de stock disponible pour l'exportation.

—Les nouveaux modèles de chaussures pour le printemps prochain sont déjà établis par les manufactures de chaussures. Les couleurs claires et les formes extravagantes semblent abondantes.

—Les prises faites par l'amiral Dewey s'élèvent à \$1,500,000. Cela paie d'être le commandant d'une flotte en temps de guerre quand on est victorieux; mais il y a aussi des risques.

—Plus la saison avance et plus la mode se porte sur les crépons noirs pour robes et costumes d'automne. Le genre du dessin est généralement très simple et se rapproche beaucoup de la rayure ou de la bande large.

—Il vient de se vendre aux enchères à Londres, un vieux timbre canadien de 7½ pence, émission d'Halifax, pour le prix de £9. Ce timbre était retiré de la circulation depuis 1857.

—En Algérie, on se marie à 12, 13, 14, et 15 ans. On rencontre des veuves de 15 ans et des divorcés de 15 ans. On compte 189 veuves de 15 ans et 1176 divorcés du même âge.

—La semaine dernière mourait à Val des Bois, Co. d'Ottawa, à l'âge plus que respectable de 114 ans, Marie Louise Riel épouse de Georges McGregor. Madame Riel était une métisse du Nord Ouest et parente de Louis Riel, pendu en 1887 pour crime de haute trahison.

—Le nombre des personnes qui quitteront l'île de Cuba comme conséquence de l'évacuation espagnole est estimé à 200,000, y compris 110,000 hommes de troupes, les fonctionnaires et employés de l'administration civile, les familles des officiers, etc.

—Il est d'usage pour cet automne, que les épingles à chapeaux soient de même nature que les boucles et autres ornements métalliques de celui-ci. On aime surtout les cailloux du Rhin, les Strass et autres pierres à facettes translucides, qui brillent comme de vrais diamants, surtout le soir, à la lumière électrique.

OSERAIT-ON LE DIRE?

Qu'aucun autre remède a fait autant de bien à l'humanité souffrante que le Baume Rhumal, ce remède souverain sans pareil pour les affections de la gorge et des poumons. 25c. partout.

Mlle BERTHA LEDOUX

DEPUIS NOMBRE D'ANNÉES TORTURÉE PAR LE BEAU MAL ET AUTRES MALADIES

Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont mis fin à toutes ses souffrances

L'anémie—ou en d'autres mots la pauvreté du sang—est une des maladies les plus communes de nos jours. Elle affecte sans exception les femmes de tous les âges, mais plus particulièrement les jeunes filles entre 13 et 20 ans.—Etes-vous anémique?—Etes-vous pâle et votre teint jaune? Vos yeux sont-ils cernés? Vos lèvres et gencives sont-elles pâles au lieu d'être roses? Votre appétit variable et faible? Etes-vous fatiguée et essouffée après le moindre exercice? Souffrez-vous d'étourdissements et de maux de tête? Votre cœur bat-il violemment si vous marchez un peu vite? Etes-vous abattue, mélancolique et faible? S'il en est ainsi, vous êtes anémique, vous êtes sur la route de la consommation, et par conséquent de la mort. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent l'anémie en faisant du sang riche, rouge et pur. Aux figures pâles et jaunes, elles donnent le rayon de santé, donnent de la vigueur à tout le système, et font de la vie une bénédiction au lieu d'un fardeau. Mlle Ledoux dit: "Depuis plusieurs années j'ai beaucoup souffert de grande faiblesse et du beau mal. Je n'avais pas d'appétit, je souffrais aussi de maladie de foie, toujours mal à la tête, faiblesse dans les jambes, pas d'appétit et douleurs dans tous les membres. Je souffrais aussi de faiblesse et pauvreté du sang. Une amie m'ayant dit que le seul remède qui pouvait me guérir était les Pilules Rouges du Dr Coderre, je commençai à en prendre. Jamais je ne pourrai faire assez de louanges de ce remède, car il m'a débarrassée de toutes mes maladies. Maintenant que je suis guérie, je me fais un devoir de le recommander à toutes les femmes et jeunes filles malades." Mlle Bertha Ledoux, 150 rue Ste-Elizabeth, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent infailliblement toutes ces languissantes et douloureuses maladies particulières aux femmes. C'est le seul remède qui donne la forme la santé et chasse tous les ennuis et les tristesses de la vie à toutes les femmes qui les prennent



Mlle BERTHA LEDOUX

consciencieusement. Elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtés et le dos, se déplaçant souvent d'un membre à un autre, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularité des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du cœur, appétit variable, tantôt nul, tantôt dévorant, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur sensu-

tions chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostrations nerveuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans danger par les femmes enceintes, elles leur donneront des forces et aideront à la constitution de l'enfant; elles peuvent être prises par la plus faible jeune fille.

N'oubliez pas que nous avons à votre disposition des médecins spécialistes d'une grande expérience dans le traitement des maladies des femmes. Ecrivez-leur une description complète de votre maladie, ils vous répondront pour rien. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de questions pour traitement, nous les envoyons à tous les femmes qui en font la demande. Nos médecins examineront votre maladie et vous donneront un grand nombre de conseils, qui, si vous les suivez bien, aideront beaucoup à vous guérir. C'est une chance unique que nous vous donnons de consulter nos médecins spécialistes. Adressez vos lettres: DÉPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 2306, MONTREAL.

Définiez-vous des pilules rouges que l'on offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte, ce sont des imitations de Pilules Rouges du Dr Coderre. Ces imitations sont la plus grande fraude du jour. Il est arrivé un grand nombre d'accidents par l'usage de ces imitations que l'on vend à bon marché. Ces imitations faites à bon marché contiennent toujours de la morphine, de l'arsenic et de la strychnine. Définiez-vous, si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, envoyez-nous 50c. en timbres canadiens ou américains pour une boîte ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis; pas de douane à payer. Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Botei 2306, MONTREAL.

—Nous accusons réception d'une intéressante brochure publiée à Québec, par M. Raoul Renault, à l'occasion des fêtes de Champlain en cette dernière ville. Cette brochure renferme au-delà de cent pages, grand format in-octavo. Elle se vend pour la modique somme de 10 cents; par la malle, 12 cents. Si vous désirez vous en procurer un exemplaire, adressez vos commandes de suite, car le tirage est limité. — Raoul Renault Boîte de Poste 142 Québec.

—L'on dit avec raison que l'air pur est une des premières conditions de la vie, l'on peut dire avec autant de raison que l'eau pure est essentielle à l'entretien de la santé de l'homme et des animaux. Le cultivateur oublie trop souvent cette vérité. Il est certain, dit une autorité, que le sang absorbe directement l'eau et les germes de maladie que celle-ci peut contenir. Beaucoup de maladies contagieuses n'ont pas d'autres causes que l'eau impure.

—Un cultivateur pratique assure qu'un porc qui pèse 220 livres n'est pas celui qui rapporte le plus d'argent à son propriétaire, mais bien celui qui pèse de 140 à 150 livres, poids qu'il a acquis en consommant le lait écrémé mélangé avec des légumes cuits et un peu de son de blé. Ce n'est pas le lard le plus gras qui se vend le mieux et fait le meilleur "bacon" mais bien celui d'un porc demi gras pour ainsi dire. C'est ce que préfère aujourd'hui le consommateur; pourquoi les cultivateurs ne se conformeraient-ils pas à ce goût, puisqu'il leur en coûte moins?

—Une nouveauté alimentaire dont on signale l'apparition sur le marché américain: la farine de banane. Des manufacturiers ont fait des expériences sur la banane desséchée ou torréfiée, puis réduite en farine. Celle-ci permet de faire du pain, des gâteaux, et des pâtes d'une façon générale, tous les divers plats de cuisine où entre la farine de blé.

LA RECETTE LA PLUS SIMPLE

Le Baume Rhumal suffit pour avoir raison des gros rhumes, et en général des affections si pénibles des voies respiratoires.

—En cette saison se tient à Limoges le marché aux chevaux humains. Les femmes qui veulent vendre leur chevelure arrivent à cette époque, et quand elles ont conclu l'affaire elles vont avec l'acheteur se faire tondre chez un perruquier. Le prix varie suivant finesse, nuance et longueur. On paie de \$5 à \$25 la livre. Il se vend de la sorte de \$15,000 à \$20,000 de cheveux par an à Limoges.

CE N'EST PAS SANS RAISON

Que tout le monde emploie le Baume Rhumal contre les affections de la gorge et des poumons. C'est le seul remède qui soulage vite et guérit sûrement.

Le Purificateur Tonique du Sang

Du Dr Lussier

Est une préparation au vin de Sherry, très agréable au goût. C'est le résultat de 30 ans d'expérience et d'observation. C'est le meilleur remède du jour pour toutes les maladies dues à l'impureté du sang. Fortement recommandé. Certificats et circulaires descriptifs soumis sur demande.

La Cie Médicale de Valleyfield

Bureau: 44 Banque du Peuple.

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement: un an \$4.00; six mois \$2.50; trois mois \$1.50; un numéro, 30c.

Lecteurs qui voulez être bien renseignés,

LISEZ

LA PATRIE

Ses informations toujours correctes et précises sont puisées aux meilleures sources.

Corsets...

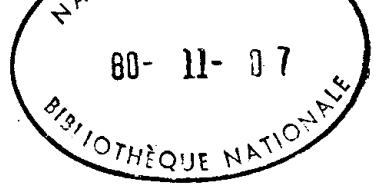
Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en stock.

R. G. - P. D. - D. A.

FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
1613 Ste-Catherine, 2^e pte de la rue St-Hubert.



HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Écrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adresse: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR
de ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

**PATENTES
OBTENUES PROMPTEMENT**

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts.
Bureaux: { Edifice New York Life, Montréal.
{ et Atlantic Bldg., Washington, D. C.

U. PERREault

RELIEUR

No 49, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Commuautés

L'ADRESSE SAUVÉE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL 283 MONTREAL
- MARCHAND 842 P.Q.

Trente ans de succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans COLIQUES ni NAUSÉES
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE
par les
CAPSULES L. KIRN
à l'extrait éthéré
de YOUGHÈRE Mâle Pure
sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
FARM, Pharmacie HAVCOU,
84, Boulevard Edgar-Quéoi
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-F. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une botte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

23069



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

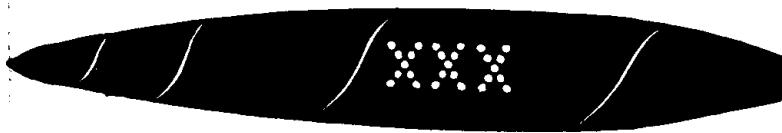
SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

SAINTE-LEHON
VIN
NATUREL - TONIQUE - RECONSTITUANT
Recommandé par les Sommités médicales contre
Anémie - Chlorose - Epuisement - Phthise - Grippe - Dyspepsie
Véritable Vin - des Convalescents
LE VIN DE DESSERT DES GOURMETS

LE CAPITOL



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

Chapeaux d'Automne

Les meilleurs Fabricants de Chapeaux Anglais et Américains représentés. Stock maintenant complet. Visite sollicitée.

GENEREUX & Cie,

No 227, rue St-Laurent.

**La Saison
Des Fourrures**

Belles
Nouveautés
en tous
Genres

35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

64,793

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

FONDE EN 1826...

LA MINERVE

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT:

A Montréal \$4.00 par an
Hors Montréal 3.00 par an

Le Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT
Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An . . . \$1.00 Six mois . 50c.

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Lafleche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier
35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,